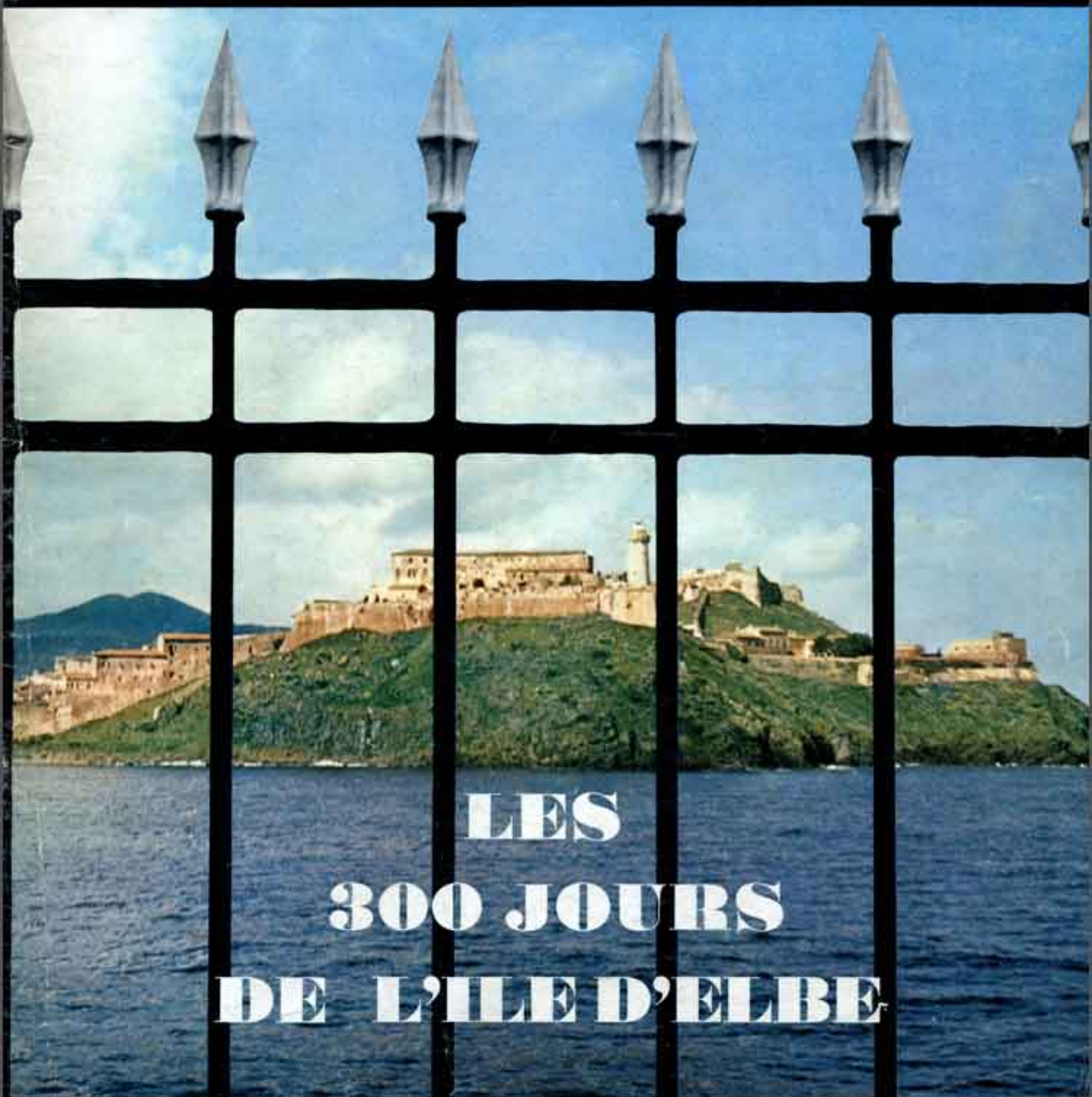


LE JOURNAL de la France

n° 29

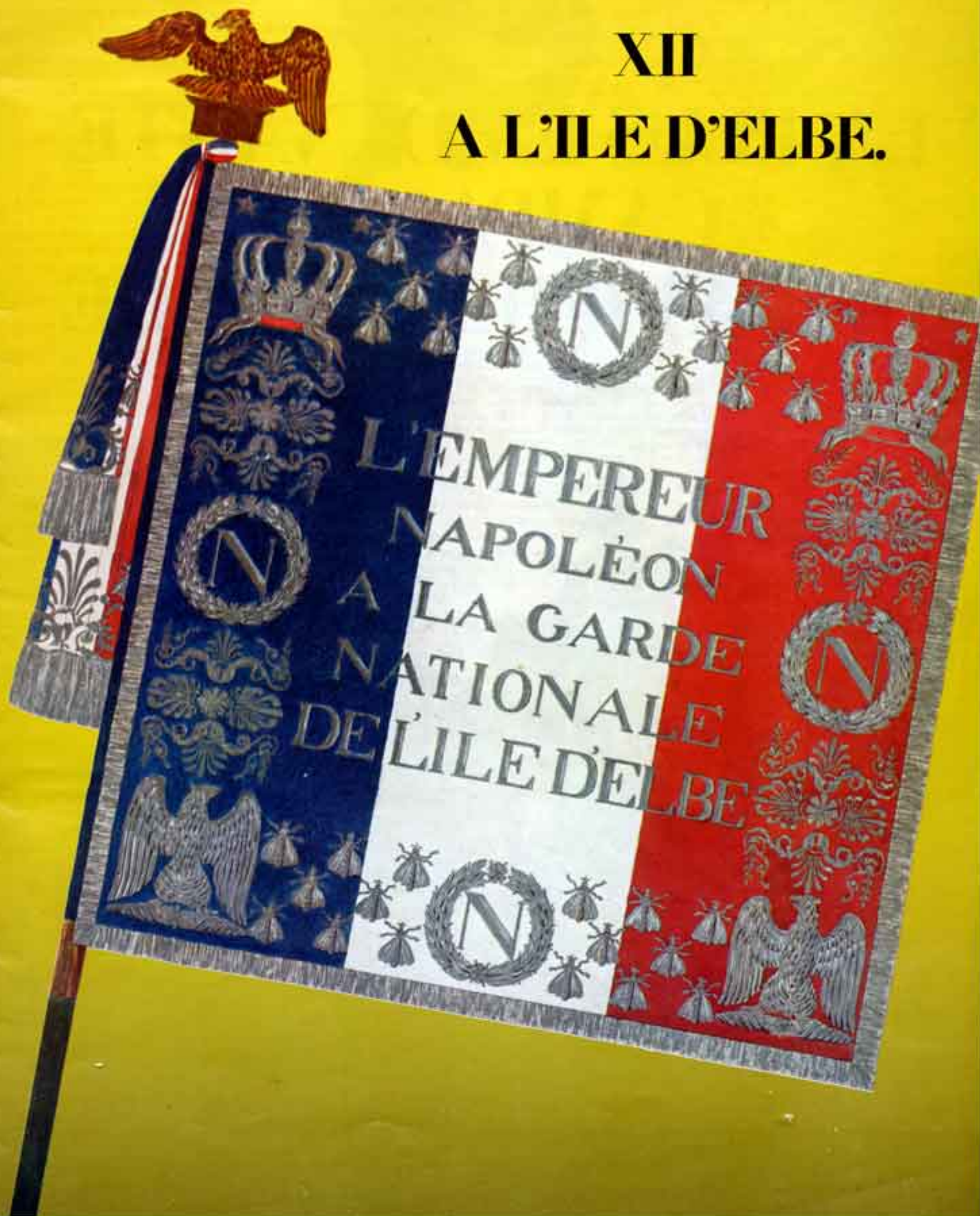
DEUX SIECLES D'ACTUALITE FRANÇAISE



NAPOLÉON

XII

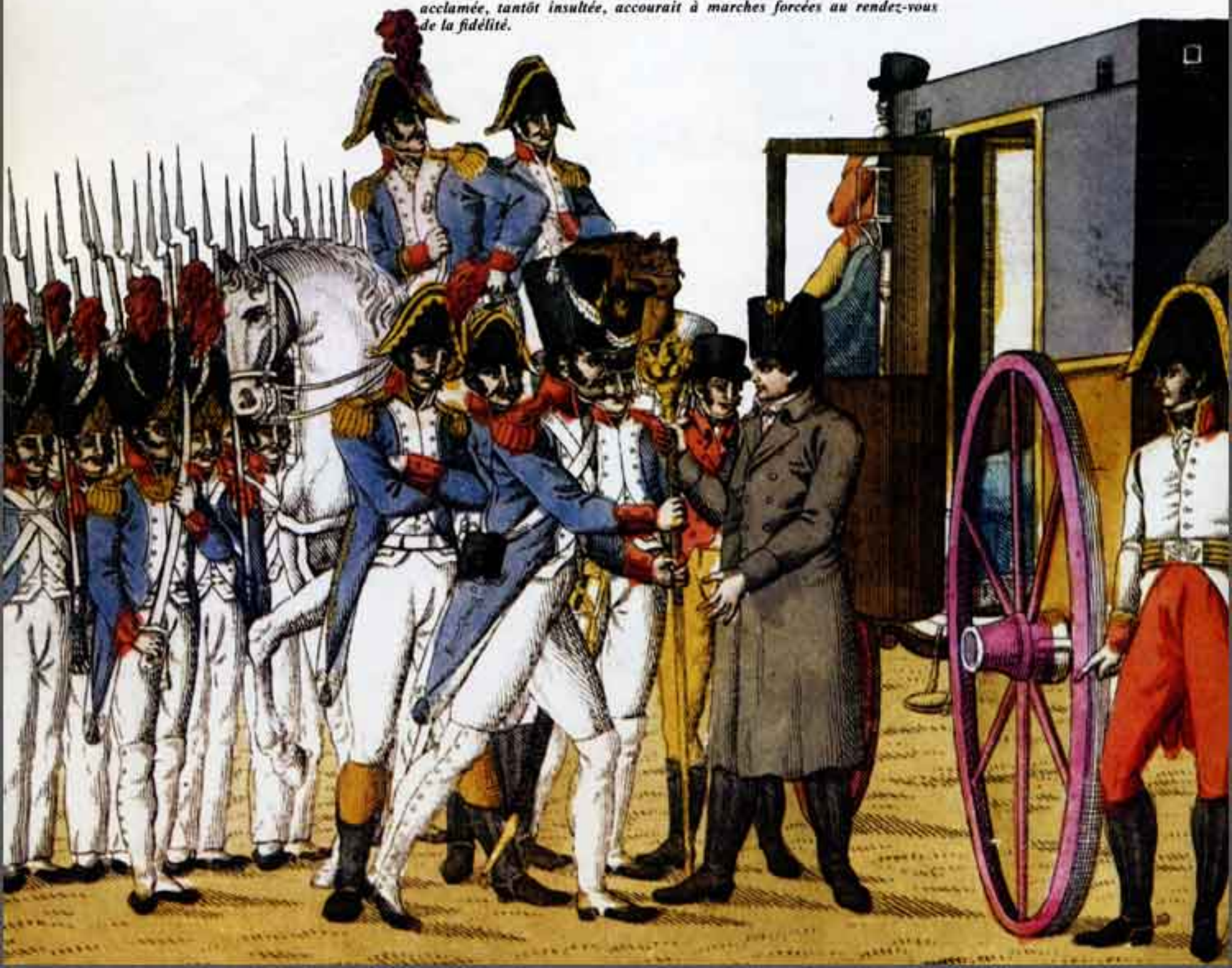
A L'ILE D'ELBE.



Un article du traité de Fontainebleau, signé le 11 avril 1814, précise que l'Empereur est autorisé à emmener avec lui à l'île d'Elbe et conserver pour sa garde quatre cents hommes de bonne volonté tant officiers que sous-officiers et soldats. Quels seraient ces quatre cents hommes-là?

I LA PLUS ÉMOUVANTE CAMPAGNE DE LA VIEILLE GARDE.

Tandis que Napoléon montait dans sa « dormeuse » à Fontainebleau, le 14 avril 1814, et prenait le triste chemin de l'île d'Elbe, l'élite de l'élite, les meilleurs de la vieille garde, l'avait précédé et, tantôt acclamée, tantôt insultée, accourait à marches forcées au rendez-vous de la fidélité.



Tous les grognards ou presque veulent suivre le grand vaincu qui demeure leur idole; l'un d'eux, au dire du maréchal duc de Vicence, voyant un matin l'Empereur, qui se promenait solitaire dans le jardin de l'Orangerie, sort de la galerie des Cerfs et s'avance vers lui.

— Mon Empereur, dit-il, je vous demande justice. J'ai vingt-deux ans de services, je suis décoré, et je ne suis pas porté sur la liste de départ. Si l'on me fait ce passe-droit, il y aura du sang répandu.

— Tu as donc envie de venir avec moi?

— Ce n'est pas une envie, mon Empereur; c'est mon droit et c'est mon honneur que je réclame de vous.

— Mais, objecte Napoléon, tu es maréchal des logis, tu as une femme, des enfants peut-être; si tu quittes la France, tu renonces à ton avancement.

— Mon avancement? Je m'en moque, répond le grognard. Et ma famille, c'est vous, mon Empereur, que je suis depuis l'Égypte où je vous servais comme trompette il y a bientôt vingt ans.

L'Empereur lui pinça l'oreille :

— Tu viendras avec moi; je vais arranger cela.

— Oh! merci, mon Empereur!

Devant l'élan d'amour de ces braves pour leur « père », les commissaires alliés prirent sur eux d'élever de quatre cents à six cents le nombre des soldats qui se rendront à l'île d'Elbe. Il en partit finalement douze cents, les chasseurs et grenadiers de la garde ayant vu leur nombre s'augmenter de cheval-légers-lanciers polonais, d'artilleurs, de marins, de gendarmes.

Leurs chefs étaient Mallet, le major Stupieski et le capitaine Schulz et le commandant en chef, Cambronne, qui, atteint de trois blessures dans la campagne de France, mais désireux de partir avec l'Empereur son maître, écrivait à Drouot de son lit d'hôpital: *On m'a toujours choisi pour marcher à l'ennemi; je considérerais comme une mortelle injure le refus qui me serait fait de suivre mon souverain.* Il avait obtenu satisfaction et guérit aussitôt.

Cette petite armée de douze cents hommes fut aussitôt formée. Elle quitta Fontainebleau le 14 avril, emmenant les équipages, et on la vit partir, sous les ordres de Cambronne, tambours battant et au pas de parade, le drapeau tricolore déployé à travers un pays pavoisé déjà de drapeaux blancs.



Caisse en cuivre, cerclée de bois peint aux trois couleurs : les tambours battaient sur le front de la petite armée, annonçant aux populations l'arrivée des « Elbois ».

A partir de Lyon, l'itinéraire de la Garde évitait ces contrées royalistes où Napoléon, quelques jours plus tôt, manqua d'être assassiné.



Sentant le feu et la poudre (comme dit Chateaubriand) et tout prêts à manger la terre, ils avançaient, impassibles, farouches, parmi les villes qu'occupait l'ennemi. Les uns, agitant la peau de leur front, faisaient descendre leur large bonnet à poils sur leurs yeux... Les autres abaissaient les deux coins de la bouche dans le mépris de la rage... Les autres, à travers leurs moustaches, laissaient voir leurs dents comme des tigres.

A TRAVERS LES ALPES.

Dans les champs, les paysans, les regardant passer, criaient: « Vive l'Empereur! » Aux étapes dans les villes, les soldats ennemis, logés chez l'habitant, leur cédaient la place pour une nuit. A Saulieu, le major autrichien qui commandait les troupes cantonnées dans la ville s'avisait de vouloir rester là; Cambronne s'en vint le trouver :

— Mets tes hommes d'un côté, lui dit-il; je mettrai les miens de l'autre, et nous verrons à qui les logements resteront.

L'Autrichien lit déguerpir ses troupes. Aux portes de Lyon, comme un chef de poste, royaliste, refusait de s'entretenir avec l'adjudant-major Laborde qui précédait en fourrier la garde, tant que les « Elbois » n'auraient pas arraché de leurs bonnets la cocarde bleu, blanc, rouge. Laborde tira son sabre; l'autre s'enfuit; les vingt mille Autrichiens cantonnés dans Lyon ne purent empêcher la troupe de traverser Bellecour pour gagner la rive gauche du Rhône.

La vieille garde, tambours en tête, s'avança, impassible, et drapeau déployé. La population lyonnaise accourue la contempla avec émotion. Un Lyonnais n'ayant pu s'empêcher de crier « Vive la garde! » un capitaine autrichien le malmène; l'autre lui tire son épée et la brise.

— Je t'attends chez moi, lui dit-il, pour t'en rendre les morceaux.

Chambéry...



Montmélian...



Saint-Jean-de-Maurienne...





Deux des dix chevaux que l'Empereur avait amenés à l'île d'Elbe. C'étaient eux aussi d'anciens combattants, de Wagram, d'Espagne, de Russie, ils comprenaient mal cette existence de retraités, de vacanciers qui leur était faite à eux aussi et, dans la limpidité des matins, ils s'étonnaient de n'entendre plus le son du canon mais le chant des cigales.

Des Allemands installés devant un café de Bellecour ayant crié : « A bas la cocarde tricolore », le colonel Mallet, qui marchait en tête de la colonne, précédé de huit tambours, de quatre clarinettes et d'un cor, s'arrêta, et tous les grenadiers s'arrêtèrent derrière lui. Mallet s'avança alors tout seul vers le café :

— Je demande raison, dit-il, à ceux qui viennent d'être assez lâches pour insulter la garde.

Tous les buveurs se taisent ou de la terrasse s'enfuient dans le café. Mallet rejoint la garde :

— Arme sur l'épaule, en avant, marche ! Et les grognards passent le pont du Rhône. Par Chambéry, Montmélian, Saint-Jean-de-Maurienne, Lanslebourg, la petite troupe gravit le mont Cenis où, au vieil hospice, elle campa.

Le 18 mai, elle arriva à Savone, petit port de Gênes, occupé par une garnison anglo-sicilienne formée d'un ramassis de soldats sans aveu.

Comme ces soldats faisaient mine de chercher querelle aux « Elbois », le commandant de la place crut prudent d'amadouer les officiers de France et leur offrit une sorte de banquet : ils burent à la santé de l'Empereur et de la garde.

Le 23, ils prirent la mer, avec leurs vingt-sept voitures et les chevaux de l'Empereur, dont l'Intendant, réservé naguère aux



marches triomphales et aux revues solennelles, l'Intendant que les grognards avaient baptisé, eux, *Coco*, magnifique bête, très chère à l'Empereur, et qu'il aimait plus encore peut-être que l'Émir, un alezan à la ceinture noire, qui avait parcouru plusieurs champs de bataille et de victoire.

Le 26 au matin, sur quatre navires anglais, Cambronne et ses douze cents débarquèrent enfin à Porto Ferraio. Sur le quai du port, ils formèrent aussitôt les rangs, musique en tête, guêtres et astiqués, rasés de frais comme pour une revue, et par la porte de mer et la rue San Giovanni s'arrêtèrent sur la place en se formant en carré.

L'ÉLITE DE LA GRANDE ARMÉE.

L'Empereur, qui depuis cinq jours habitait aux Mulini, et qu'avait prévenu l'avant-veille le capitaine adjudant-major Laborde, était accouru à la rencontre de ses hommes jusqu'au débarcadère, accompagné de Bertrand, de Drouot, de Marchand et de quelques autres encore. Il étreignit Cambronne :

— Vous avez un peu de retard, lui dit-il, et j'étais impatient de vous voir.

Puis, sur la place, l'Empereur, ayant monté à cheval, harangua ses grognards :

— Officiers et soldats, dit-il, je me félicite

Gênes, enfin, terme de ce voyage de plus de mille kilomètres à pied. Mais les grognards en avaient vu d'autres.

Le Mont-Cenis...



de votre arrivée. Je vous remercie de vous être associés à mon sort. Je trouve en vous l'élite de la Grande Armée. Nous formerons ensemble des vœux pour la France, notre mère patrie, et nous serons heureux de son bonheur. Vous vivrez en bonne harmonie avec les Elbois ; eux aussi sont des cœurs français.

A ces mots lancés d'une voix forte, des vétérans pleurèrent, d'autres étaient secoués d'un rire de joie nerveuse. Quelques-uns demandèrent à l'Empereur qu'il leur fût permis de l'embrasser : il le leur accorda.

Des officiers d'ordonnance du général Dalesme s'avancèrent alors pour conduire dans leurs cantonnements les arrivants. Les chasseurs furent conduits au quartier Saint-François, vieux cloître dont les murs lézardés, que précédait une terrasse dallée, s'élevaient à mi-chemin de la mairie et de la maison des Moulins.

Les grenadiers, pour atteindre leur caserne, nommée le fort de l'Étoile, montèrent les cent cinquante-huit marches de l'« échelle » *Cosimo di Medici* ; ils s'éparpillèrent dans les bicoques qui composaient la forteresse florentine.

Cambronne, leur chef, choisit pour lui la plus haute, dont la vue s'étendait sur la campagne, le port, la maison des Moulins. Quant aux cheval-légers-lanciers polonais, qui ne pouvaient gravir à cheval les deux cents degrés de la rue du Faucon pour parvenir au fort du même nom qui s'élevait sur un roc, ils le contournèrent par des ruelles en lacet et logèrent leurs cent trente montures dans les antiques écuries de Cosme I^{er} : eux-mêmes, de ce nid d'aigle, avaient un point de vue incomparable, le plus beau de toute l'île d'Elbe.

Ils apercevaient à l'orient avec la capitale et sa baie la forteresse étrusque du Volterra ; à l'occident la Corse.

Restait à installer les dix chevaux, les quarante-huit bêtes de trait, les vingt-sept voitures venues de France. Le piqueur Archambault parqua les dix montures de l'épopée dans un entrepôt offert par l'Elbois Joseph Hutrè, dans l'un de ses magasins de salines aménagé à cet effet depuis huit jours déjà.

Outre l'Intendant, dit *Coco*, et l'Émir, un cheval arabe, il y avait là *Wagram*, que l'Empereur montait dans la fameuse bataille, le *Roitelet*, qui s'était emballé à Schœnbrunn et avait failli désarçonner son maître, *Montevideo*, si glorieux en Espagne, *Tauris*, qui, donné à Erfurt par le tsar Alexandre, portait Napoléon à la Bérésina, *Cordoue*, jadis ramené d'Espagne pour Marie-Louise, puis *Héliopolis* et *Euphrate*, que l'Empereur offrit à Bertrand et Drouot, enfin l'arabe *Gonzalve*.

Le chef sellier Vincent, dans un second entrepôt, logea toutes les voitures, la dormeuse qui transporta l'Empereur de Fontainebleau à Saint-Raphaël, six berlines, un landau, un fourgon à victuailles, des voitures de chasse, des chariots postaux et deux calèches, dont l'une, vite nettoyée et fourbie, partit presque aussitôt, attelée de quatre chevaux, précédée de huit piqueurs sonnant du cor, et flanquée de Bertrand, Drouot, Cambronne, Dalesme, vers Porto Ferraio, tandis que, se garant de cette chevauchée superbe et fracassante, les Elbois criaient à pleins poumons :

— *Evviva il Imperatore!*

MAURICE RAT

Lorsque Napoléon arrive à Porto Ferraio, les habitants de l'île d'Elbe ne connaissent que très vaguement les événements. Le gouverneur de l'île ne sait même pas de façon certaine la cessation des hostilités. On comprend qu'en voyant approcher une frégate inconnue il s'apprête à la recevoir à coups de canon. Ce mauvais accueil des Elbois se transforme rapidement en sentiments d'enthousiasme pour l'Empereur exilé, leur nouveau souverain.

Porto Ferraio : un charmant petit port méditerranéen, mais enfin une bourgade. On peut imaginer l'étonnement puis l'enthousiasme des Elbois lorsqu'ils apprirent que Napoléon avait « choisi » leur île.

II NAPOLEON DEBARQUE A PORTO FERRAIO.

Le 3 mai 1814, la vigie de Porto Ferraio annonce un navire battant pavillon anglais.

Bouclé dans la ville et méfiant à l'extrême, le général Dalesme, gouverneur de l'île, ordonne un tir de semonce. Du haut du fort de l'Étoile, qui commande le goulet, il regarde l'effet de ce bombardement inoffensif. Les boulets tombent à une encablure de la frégate *Undaunted*.

À bord de celle-ci, Napoléon et ses compagnons s'étonnent d'un tel accueil.

— Tirez une seconde bordée! crie encore Dalesme. Et plus proche du vaisseau!

Cette fois, les projectiles tombent si près de l'*Undaunted* que sa coque est éclaboussée par les colonnes liquides jaillies des flots.

À la surprise des artilleurs elbois, la frégate reste muette. Elle arbore le drapeau blanc.

L'ENTHOUSIASME EST CONTAGIEUX.

— Encore un parlementaire! bougonne le gouverneur.

Tandis que le bâtiment pénètre en rade et stoppe sur son erre, une barque descend du bossoir de poupe. Libérée de ses amarres, elle vogue en direction du port.

Aussitôt Dalesme saute à cheval. Par un détour de rues lui permettant d'éviter les escaliers, il mettra dix minutes, au grand galop, pour dévaler de son observatoire aux quais. Rendu à destination, il observe les passagers de la chaloupe à travers sa lunette et, devant un officier d'ordonnance aussi étonné que lui, étouffe cette exclamation:

— Drouot!

Oui, c'était Drouot, qu'accompagnaient le colonel Germanowski, sir Neil Campbell et le major autrichien Klam.

Resté à bord de l'*Undaunted*, l'Empereur avait remis à son messenger cette lettre destinée à Dalesme:

Général,

J'ai sacrifié mes droits aux intérêts de la patrie et je me suis réservé la souveraineté et propriété de l'île d'Elbe, ce qui a été consenti par toutes les puissances. Veuillez faire connaître le nouvel état des choses aux habitants et le choix que j'ai fait de leur île pour mon séjour, en considération de la douceur de leurs mœurs et de leur climat. Dites-leur qu'ils seront l'objet constant de mes plus vifs intérêts...

Dalesme accueillit Drouot sur le débarcadère. Après les salutations, le second demanda sans détour au premier:

— Mon cher camarade, quel est l'état d'esprit de vos habitants?

Et Dalesme répondit en baissant la voix:

— Hum... Pas très favorable à Sa Majesté!

— Dommage. En tout cas, débrouillez-vous. L'Empereur débarquera demain: il faut qu'on l'applaudisse!

Dalesme emmena ses quatre visiteurs à l'hôtel de ville. Là-bas, il leur présenta le sous-préfet Balbiani, le maire Traditi et le premier adjoint, Joseph Hutrè.

— Il faut qu'on applaudisse l'Empereur! répéta Drouot.

Le Polonais, l'Autrichien et l'Anglais l'approuvèrent: la politique a de ces impératifs ténébreux. Les huit hommes ébauchèrent un plan. Pour faire admettre Napoléon par les Elbois, on flatterait leur vanité, leur orgueil. On leur dirait que l'Empereur, ayant abandonné le sceptre du monde afin d'éviter la guerre civile, avait choisi leur île

comme résidence. On décida de faire du bruit autour de ce mensonge, de pavoiser, d'appeler la troupe aux armes et de proclamer, par affiches et par la voix du crieur public, combien Napoléon honorait l'île d'Elbe en la préférant à sa Corse natale ou à n'importe quelle autre principauté.

Rien n'est plus contagieux que l'enthousiasme. Enflés soudain d'une suffisance toute méridionale, les habitants de Porto Ferraio devaient passer la nuit à préparer la réception, à broser leurs vêtements du dimanche, à confectionner des guirlandes, à fleurir les fenêtres, à coudre des drapeaux selon le dessin apporté par Drouot.

Celui-ci remit l'esquisse de ce pavillon à Dalesme et lui annonça:

— L'Empereur fera son entrée officielle quand il verra, du pont de l'*Undaunted*, flotter le nouvel étendard sur les forts de la ville.

Une délégation reconduisit les émissaires au port, puis à la frégate. Elle comprenait le gouverneur militaire, le sous-préfet, le maire et ses deux adjoints. Également le président du tribunal et un certain colonel Vincent, lequel, ancien chef du génie en Toscane, s'était réfugié à l'île d'Elbe après l'abdication de Fontainebleau. Enfin le docteur Lapi, commandant la garde nationale, et un personnage assez extraordinaire, M. Pons de l'Hérault. Nullement noble, ce Pons était de l'Hérault comme on est de Paris, de la Somme ou de la Marne. Il dirigeait l'exploitation des mines.

Donc, la délégation elboise descend dans la chaloupe avec Drouot, Germanowski, Campbell et Klam. Elle sort de la darse, traverse le fond de la rade et aborde l'*Undaunted*. Napoléon la reçoit dans la grand-chambre, prêtée à son hôte par le commandant.

Dalesme claque des talons devant l'Empereur. Le maire et le sous-préfet se découvrent en tremblant. Le docteur Lapi semble défaillir. Seul Pons de l'Hérault ne se démonte pas. Il dissimule son air bonasse derrière ses lunettes à monture de fer: un guerrier autoritaire n'impressionnait pas ce républicain rondouillard et pacifiste.

Autoritaire, l'Empereur ne le fut pas avec ses visiteurs. Voulant les conquérir, il les mit à l'aise. Ses yeux se teintèrent d'une mélancolie douce et engageante. En vingt mi-

nutes, il acquit l'estime et la compassion de son auditoire. Le directeur des mines lui-même fut ébranlé, comme il devait l'écrire plus tard, et la députation s'en retourna sous le charme, se préparant à accueillir Napoléon le lendemain, sur le petit débarcadère qui coupait le fond du port en deux.

Quand le jour se leva, les citoyens aperçurent une affiche, imprimée pendant la nuit et collée à quinze ou vingt exemplaires sur les murs de la ville. Rédigée dans l'orthographe du temps, elle annonçait:

Aux habitants de Porto-Ferraio.

Le plus heureux événement qui pût jamais illustrer l'histoire de l'île d'Elbe s'est réalisé en ce jour! Notre auguste souverain, l'Empereur Napoléon, est arrivé parmi nous. Nos vœux sont accomplis: la félicité de l'île d'Elbe est assurée.

Écoutez les premières paroles qu'il a daigné vous adresser en parlant aux fonctionnaires qui vous représentent: « Je vous serai un bon père, soyez pour moi de bons fils. » Elles resteront éternellement imprimées dans vos cœurs reconnaissants.

Unissons-nous autour de sa personne sacrée, rivalisons de zèle et de fidélité pour le servir. Ce sera la plus douce satisfaction pour son cœur paternel. Et ainsi nous nous rendrons dignes de la faveur que la Providence a bien voulu nous accorder.

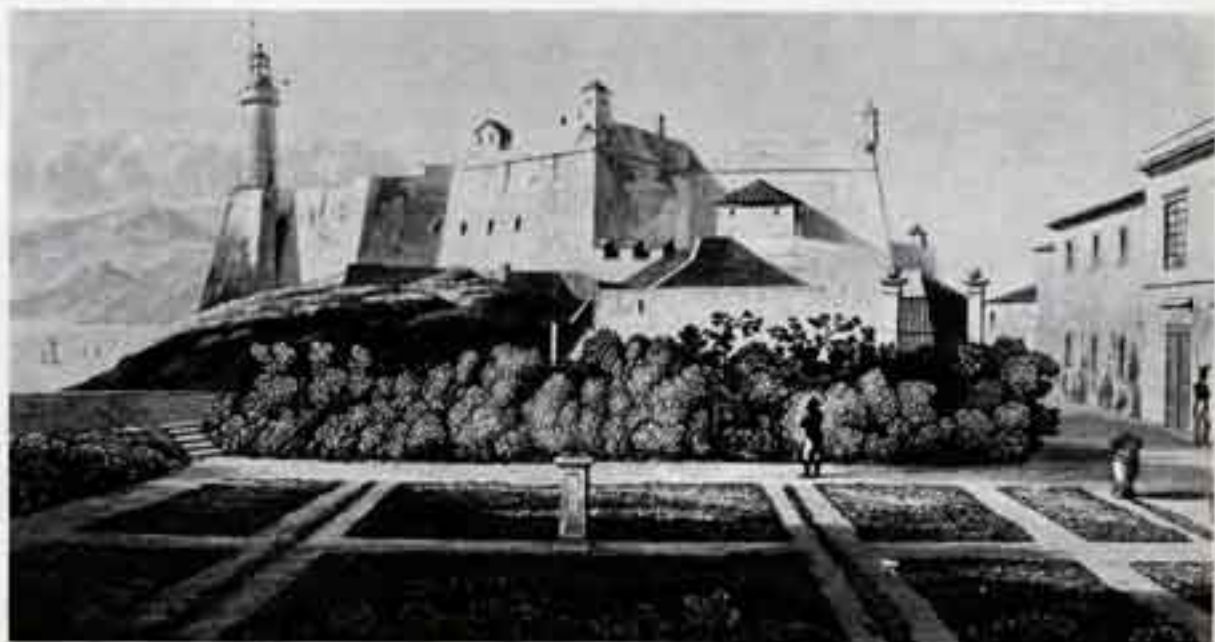
Le Sous-Préfet:
LOUIS BALBIANI.

Remarquons l'astuce politique de ces lignes. Pas question de la défaite, de la chute de l'Empire ni du traité de Fontainebleau! Une seule phrase importante: *La félicité de l'île d'Elbe est assurée.*

L'annonce du préfet galvanisa les enthousiasmes. Comme une trainée de poudre, la nouvelle gagna la campagne, et bientôt toute l'île se déversa dans les rues. Les artisans et les boutiquiers de la garde nationale se pavanaient, bien que peu à leur aise, dans l'uniforme qu'ils endossaient rarement. Ces soldats d'occasion s'alignèrent depuis le port jusqu'à l'église paroissiale. Leur double haie formait un couloir qui partait du débarcadère et aboutissait sous les platanes de la place d'Armes. Une nuit avait suffi pour enguirlander ce parcours, à peine long de trois cents mètres.

Dès midi, les tribunes élevées pendant la nuit se remplirent de monde. Femmes coiffées de turbans ou de capotes, costumées de

Le fort de l'Étoile domine le port et commande la rade de Porto Ferraio. Ses canons devaient réserver un mauvais accueil à l'Empereur: le général Dalesme ne pouvait croire que celui-ci arriverait à bord d'une frégate anglaise.



spencers ou de canezous; hommes vêtus de carricks ou de redingotes, culottés de soie, chaussés de bottes; carmagnoles d'ouvriers, tricornes de paysans, cuir-bouilli de matelots, toutes les classes sociales se mêlaient, s'écrasaient, se disputaient les places.

Au long du débarcadère, un détachement du 35^e de ligne attendait, l'arme au pied.

VIVE LE ROI D'ANGLETERRE!

Pendant que Porto Ferraio s'activait ainsi, Napoléon manifestait le désir d'une courte promenade dans la campagne. Il avait remarqué, de l'autre côté du golfe, une plaine et des champs qui le tentaient. Un canot de la frégate l'y transporta, en compagnie de



Le général Drouot. Napoléon en fit le gouverneur militaire de l'île d'Elbe.

La Porte de la Mer, petit arc de triomphe à la mesure de la principauté d'Elbe.

Drouot, du commissaire anglais Campbell et du colonel Vincent. Usher, le commandant de l'*Undaunted*, était de la partie.

A terre, ils se scindèrent en deux. L'Empereur et Vincent partirent dans la direction d'une ferme dont Napoléon voulait interroger les hôtes. Drouot, Campbell et le capitaine de frégate s'éloignèrent par un autre chemin.

Vingt minutes plus tard, un paysan aperçut l'Empereur au détour d'un sentier. Brandissant sa coiffure, il lui lança :

— *Evvivà il Rè dell' Inghilterra!* (« Vive le roi d'Angleterre! »)

D'instinct, Napoléon porta la main à la



De son côté, le général Bertrand fut nommé directeur des Affaires civiles.

garde de son épée. Devant cette menace, l'Elbois disparut en courant.

— Rattrapez cet homme! cria l'Empereur au colonel. Et rapportez-moi l'explication de son offensante acclamation!

Vincent bondit sur les talons du rustre.

Au bout d'un instant il revenait, le sourire aux lèvres, et jetait :

— Ne vous inquiétez pas, Sire! Tout à l'heure, le capitaine Usher vit passer un enfant qui tenait un cheval par la bride. Il l'emprunta au mioche et le monta. Moins à l'aise que sur sa frégate, il ne put se maintenir en selle et tomba. Honteux de sa maladresse, il acheta le silence du gamin en lui donnant une guinée. Cet enfant, par coïnci-



dence, se trouve être le fils de notre paysan. Rentré chez lui, il remit la pièce à son père, qui y vit, naturellement, l'effigie du roi George. Vous rencontrant par la suite, le paysan crut que c'était Votre Majesté qui avait offert la pièce.

Rassuré, Napoléon sourit. Mais il jugea vexant que sa fameuse tenue verte et son petit chapeau, célèbres dans toute l'Europe, ne fussent pas mieux connus des culs-terreux de son nouveau royaume.

— Allons leur montrer qui je suis, dit-il.

Parvenu à la ferme d'où Vincent venait de sortir, Napoléon se fit reconnaître du cultivateur, de sa femme et de leurs valets en exhibant des pièces d'or frappées à son effigie et en les leur offrant. Quand il quitta la maison, toute la famille le raccompagna en hurlant :

— *Evvivà il Imperatore! Evvivà il Imperatore!*

C'était gagné.

Au bord du golfe, il retrouva ses compagnons et se rembarqua pour rejoindre l'*Undaunted*. Onze heures sonnaient au clocher d'une lointaine église, Napoléon voulait prendre son repas et faire ses adieux à l'équipage avant de débarquer officiellement à l'île d'Elbe.

Vers trois heures, une formidable exclamation jaillit de Porto Ferraio : l'étendard aux trois abeilles d'or montait lentement à la hampe du *Falcone*. De tous les ouvrages bastionnés, le canon tonna. Répété durant plusieurs minutes, le tir couronna de ouate les murailles de pierre. Au même instant, le tambour battit.

Du haut de leurs observatoires, les insulaires voyaient les matelots de l'*Undaunted*



Les rues de Porto Ferraio ne sont que des ruelles qui montent en escalier au flanc de la colline.

présenter leur sabre d'abordage à Napoléon. Par l'échelle de coupée, celui-ci descendit dans la barque maîtresse. Des officiers français, autrichiens et anglais prirent pied à son bord ou dans d'autres chaloupes. On l'eût dit le vainqueur de l'Europe, lui que l'Europe avait vaincu...

Pour bien comprendre les dédales d'une arrivée aussi sensationnelle et l'émotion qui devait s'emparer de Napoléon, il faut connaître la topographie de la rade. Cette rade formait — elle forme toujours — un petit lac intérieur. Porto Ferraio ne s'y cache pas au fond, face à la mer lointaine, mais s'élève sur la rive occidentale du golfe, à son entrée

même. Il commande ce passage et le surveilla souvent, au cours de l'Histoire, du haut de ses forts armés de vieux canons.

Afin de pouvoir atteindre le quai, la barque de l'*Undaunted* doit donc naviguer jusqu'au fond de la rade et retourner sur ses pas, en suivant, de gauche à droite, le tracé d'un U renversé : Ω . En exécutant ce large demi-tour à droite, elle contourne une languette de terre, la «Linguella», qui supporte une grosse tour Renaissance, la torre di Passanante.

A peine la barque impériale dépasse-t-elle, dans un vaste mouvement de gouvernail, cette tour qui marquait jadis le droit du souverain, que le bassin à flot surgit, aux yeux des arrivants, dans sa forme rectangulaire.

En levant la tête, Napoléon voit les quais grouillant d'une foule multicolore.

Bien qu'actionné par vingt-quatre rameurs, l'esquif mettra près de trente minutes pour aller de la frégate au débarcadère. Une légion de tartanes barre sa route. Dans l'une, un chœur d'Elboises module ce refrain : *Apollon, roi du Ciel, est réfugié en Thessalie*. Dans une autre, des joueurs de guitare le saluent en musique. Sur les flots et sur les quais, sur les remparts et sous les toits, partout retentit : *Evviva il Imperatore! Evviva il Re!*

Lui, le héros de ce véritable carnaval, les plus proches le virent accoster en bien piteux état! Défait tel un mort qui ressusciterait, il gravit les marches du débarcadère en titubant. Le grand maréchal Bertrand et le général Drouot le soutenaient. Après les menaces et les huées de la Provence, Napoléon pouvait se croire le jouet d'un rêve. Les Anglais eux-mêmes l'avaient honoré de vingt et un coups de canon et de trois hurrah frénétiques, au moment où il s'était éloigné de leur bord. Dans sa barque arrêtée contre le môle, les vingt-quatre rameurs présentaient les avirons à la verticale, comme des halberdiers...

Bref, il arrive. Petit chapeau, habit vert, redingote grise, rien ne manque à la silhouette légendaire. Les autorités s'inclinent. Le maire Traditi tend les clefs de la ville dans un plat d'argent.

— Ces clefs, dit-il d'une voix tremblante, ferment la *Porte de Mer*.

TE DEUM DE 1814.

N'osant tourner le dos à l'Empereur pour lui montrer celle-ci, le maire indique, par un rapide mouvement de tête en arrière, un minuscule arc de triomphe qu'empruntent les piétons et les voitures pour aller du port à la ville. Cette arche est l'unique trouée dans les remparts qui ceignent Porto Ferraio. Napoléon lève les yeux vers les tourelles pointues qui la dépassent et aperçoit une inscription usée par les pluies.

Joseph Hutrè comprend l'interrogation muette de l'Empereur. Alors il prononce à haute voix :

*Templa Maenia domos
Arces Portum
Cosmus Med Florenti
Norum Dux
Afundamentis Erexit
A D MDXLVIII*

Et il ajoute, craignant que Napoléon ne sache pas traduire :

— Le duc de Florence, Cosme de Médi-

cis, éleva de leurs fondations ces temples, ces murailles, ces maisons, ces autels, ce port, l'an de Dieu 1548.

— Je vous remercie, monsieur, dit l'Empereur.

Puis il reporte sa vue sur les clefs toujours présentées par le maire dans son plat d'argent. Il s'en saisit et les contemple, indécis. Lui, d'ordinaire si prodigue de mots historiques, ne sait quoi dire en soupesant les deux tiges de fer. Il les repose dans le bassin tenu par Traditi.

— Reprenez-les, monsieur le Maire, je vous les confie. Elles ne peuvent être en meilleures mains.

Traditi a préparé un discours. Le papier attend dans sa poche. Comment l'atteindre sans abandonner le plat d'argent? Il essaie de tendre celui-ci à Balbiani, le sous-préfet. Débordé par l'événement, ce fonctionnaire ne comprend goutte à la mimique du magis-



La mairie de Porto Ferraio qui fut le premier — et très provisoire — palais de Napoléon dans l'île.

trat municipal. Heureusement, un Corse est là qui va tout arranger : le vicaire général Filippo Arrighi. «Cousin de l'Empereur» (tous les Corses ne l'étaient-ils pas?), cet opportuniste pousse Traditi du coude et souhaite le «Ben Venuto» à Sa Majesté. Napoléon retrouve son aplomb et, saisissant la croix pectorale de son compatriote, la baise en s'inclinant.

Aussitôt Mgr Arrighi fait un signe. Derrière lui, quatre gaillards supportent un baldaquin de bois et de papier doré, surmonté d'abeilles et préparé pendant la nuit. Ils s'avancent, ils encadrent Napoléon et l'abritent sous leur dais. Le vicaire se place à côté de l'Empereur, et tous deux pénètrent dans la ville par la *Porte de Mer*.

Derrière eux s'ébranlent les autorités civiles et les officiers. Devant eux, les tambours du 35^e. Ils battent lentement, processionnellement, évoquant un défilé de guelfes ou de gibelins. Cette marche trainante, solennelle, est prévue pour le court chemin qui va du port à l'église paroissiale. Sa mise en route impressionne la foule et calme son excitation. Sous la *Porte de Mer* et à la traversée de la piazza della Granguardia, un silence religieux remplace les ovations. Mais soudain, et tandis que le cortège parcourt la rue San Giovanni et atteint la place d'Armes, les cris recommencent. Prise d'une folie subite, la multitude rompt les barrages de gardes nationaux. Tout le monde veut voir l'Empereur, le toucher, l'embrasser, arracher un lambeau de sa redingote.

— Ils vont le tuer! lance Drouot à Bertrand.

— *Avanti!* jette le vicaire pour activer la marche.

— C'est cela, crie Dalesme. En avant!

Drouot et Bertrand font à leur chef un rempart de leur corps. Le cortège allonge le pas, et, dès qu'il aperçoit le temple, il y entre en courant.

Te Deum laudamus... ah! ce *Te Deum* du 4 mai 1814! quelle différence avec les autres cantiques similaires, chantés à Notre-Dame de Paris ou ailleurs, chaque fois que Napoléon l'ordonnait en annonçant une victoire!...

Là-bas, les fidèles y assistaient sous la contrainte. Et souvent ils pensaient : «Encore une bataille gagnée, encore des morts! Assez de *Te Deum* et de fanfares! La paix, nous voulons la paix!» Ici, à Porto Ferraio, le peuple chanta dans l'église pompeusement baptisée *duomo* — la cathédrale — par Mgr Arrighi; oui, le peuple chanta dans ce temple aux portes restées ouvertes, le peuple chanta sur la place et dans les rues voisines; jamais victoire ne fut célébrée avec autant de ferveur que la catastrophe ayant fait de Napoléon un roitelet de douze mille âmes.

ROITELET DE L'ILE D'ELBE.

Après le *Te Deum*, Mgr Arrighi donna la bénédiction du saint sacrement et reconduisit son nouveau paroissien jusqu'à la porte. L'abandonnant aux autorités municipales, il regagna la sacristie.

Ce bain liturgique ayant calmé les Elboises, il ne restait plus rien de leur dangereuse ferveur. Bertrand et Drouot ne sentirent plus la nécessité d'encadrer leur chef; ils se laissèrent distancer par lui, et le cortège reprit sa route en direction de la mairie.

Là, Napoléon s'assit dans le fauteuil du maire, juché sur une estrade apportée de l'école. On se battait à la porte : tous les notables — et combien d'hommes s'estimaient tels — voulaient que Traditi les présentât au souverain.

Du haut de son trône au rabais, le roitelet de l'île d'Elbe voyait se courber des fronts écarlates. Il donnait audience, comme jadis aux Tuileries.

Appréhant les ressources du territoire mieux que les habitants eux-mêmes, il devançait leurs désirs et préjugait de leurs besoins. Avec lui, pas d'exagérations. Les mines de fer, les salines, les pêcheries, la culture, il connaissait tout.

Pendant qu'il bavardait avec ses visiteurs, un quatuor à cordes exécutait des airs à la mode. Cet orchestre, bien que réfugié dans un angle de la pièce et jouant en sourdine, agaçait visiblement Napoléon. Il n'osait lui ordonner de se taire, craignant de vexer les braves gens qui l'encensaient. Il ne soupçonnait pas que, la nuit suivante, une autre musique l'empêcherait de dormir.

Il coucha en effet dans la mairie même. Traditi et Hutrè lui avaient préparé l'ancien appartement du commandant Hugo. Quatre ou cinq pièces, qu'il jugea — sans le dire — incompatibles avec sa dignité de souverain. Tout en remerciant ses hôtes, il prit la décision de rechercher, dans les jours suivants, une demeure plus digne de la majesté qu'il entendait garder, malgré sa déchéance.

ROBERT CHRISTOPHE

Napoléon est installé dans son royaume dérisoire, « île de Sancho Pança donnée à César », dit Henry Houssaye. Il y restera près de dix mois. Aussitôt arrivée, il déploie son habituelle activité : il veille sur tout : construction de ponts et de routes, fortification des côtes, exploitation des mines, réforme des finances et de l'Administration du minuscule Etat. Mais la lassitude et l'ennui viendront vite.

IV SOUVERAIN DE L'ILE D'ELBE.

L'île d'Elbe a plus changé et prospéré pendant les trois cents jours où Napoléon y séjourna qu'avant et depuis. Ses habitants ne s'y sont pas trompés qui, malgré quelques petits incidents, ont voué dès le premier jour un culte à leur éphémère souverain.



L'épisode elbois marque dans les fastes napoléoniens une pause forcée de dix mois, entre le règne de quinze ans et celui des Cent-Jours. Sans les fautes des Bourbons et de leurs alliés, l'Empereur eût peut-être achevé là son destin comme successeur d'un sous-préfet administrant douze mille illettrés. Le retour de l'Aigle et le drame de Sainte-Hélène rejettent à l'arrière-plan cet État d'opérette, sa cour de fantoches galonnés, ses dépenses somptuaires dépassant quatre fois ses ressources.

FACE A LA MER, LES MULINI.

Le lendemain de son arrivée, au petit jour, Napoléon monte à cheval pour visiter les mines de fer de Rio Marina. C'est une promenade d'une vingtaine de kilomètres, par un mauvais chemin. Ayant contourné le golfe de Porto Ferraio et ses marais salants, il s'arrête un instant au village de Capoliveri qui, un mois plus tard, se révoltera contre les collecteurs d'impôts. Sur la côte orientale, il inspecte les défenses de Porto Longone, délicieux village de pêcheurs dont il fera une de ses résidences éphémères :

— Mon intention est de nommer le maire de Porto Longone commandant de mon palais dans cette ville. Il fera les fonctions de commandant, de concierge, de conservateur du garde-meuble et de surveillant des jardins...

Le « palais » était, à la mesure de son gouverneur-concierge, une maisonnette de six pièces.

Poursuivant sa route, Napoléon atteint Rio Marina, où l'administrateur des mines, l'honnête Pons de l'Hérault, entouré des plus jolies filles du pays couronnées de fleurs, lui fait, avec un grand concours de peuple, les honneurs de sa maison. Toute la nuit on a préparé le repas et orné la demeure. Par malchance, le jardinier a planté un parterre de lis, ce que l'Empereur ne manque pas de faire remarquer à son hôte consterné. Plus tard, Napoléon élira domicile dans cette maison pour de brefs séjours.

En approchant de l'île, Napoléon avait remarqué la situation exceptionnelle des Mulini. D'emblée il avait été séduit par son immense panorama et son isolement. D'autre part, protégée d'une agression maritime par un à-pic vertigineux, et d'un assaut terrestre par les feux croisés des deux forts qui la dominent, une telle position serait facile à défendre. Aussitôt débarqué, il décide d'y aménager sa résidence principale.

L'accès en était malaisé, un rocher barrait ses facets de la grande rue de Porto Ferraio à proximité de la terrasse des Mulini. Il fera donc percer ce rocher d'un long tunnel, pour se frayer une issue vers la campagne sans être obligé de traverser la ville, et pour se dérober ainsi à la familiarité des Elbois.

Le tunnel débouche sur une petite esplanade, d'où l'on découvre la ville, le port et le fond du golfe. A l'arrivée de Napoléon, ce n'était qu'un champ mal tenu, envahi de bicoques et de moulins abandonnés qu'il fit raser. Seuls furent conservés deux pavillons bas entre lesquels on édifia à la hâte un corps de bâtiment central plus élevé, comprenant un rez-de-chaussée et un étage,

percés chacun de quatre fenêtres. Cette maison sera le « palais » des Mulini, et les pavillons attenants serviront de communs.

A la fin de mai, l'Empereur, qui vient chaque jour surveiller les travaux, s'y installe malgré la désagréable odeur de peinture et de plâtre frais. Au rez-de-chaussée, quatre petites pièces contiguës deviennent sa chambre, sa bibliothèque, son petit salon et son cabinet. De part et d'autre, un grand salon et deux plus petits pour les officiers de service, une antichambre et la salle des valets.

Un escalier fort raide accède à la vaste pièce qui correspond, au premier étage, à l'emplacement des appartements privés du rez-de-chaussée. Huit fenêtres s'y ouvrent, d'un côté sur la ville, de l'autre sur la mer. Ce salon d'apparat tient lieu de salle du

allait s'asseoir pour contempler la mer et, comme plus tard à Sainte-Hélène, observer le mouvement des navires.

« NAPOLÉON HEUREUX PARTOUT. »

Porto Ferraio conserve encore une demeure banale qu'une plaque de marbre distingue des maisons voisines : dans une ruelle fort raide, en contrebas des Mulini, s'installa Madame Mère, au loyer de deux cents francs par mois. Elle montait chaque soir dîner chez son fils et jouait avec lui au whist. Il aimait la faire perdre en trichant et s'en excusait :

— Madame, vous pouvez perdre; moi qui suis pauvre, je dois gagner.



Les « Mulini », principale résidence de Napoléon à Elbe. Le corps central du bâtiment, le seul qui comporte un étage, était le logis proprement dit de l'Empereur.

trône pour les audiences collectives, parfois de salle de bal lorsque le petit théâtre, construit obliquement à l'extrémité du pavillon de gauche, n'est pas utilisé.

Pauline disposera de l'appartement contigu, primitivement destiné à Marie-Louise; une penderie et un cabinet précèdent sa chambre, ainsi qu'une salle de bains, d'où un escalier dérobé permet de gagner le jardin sans avoir à traverser, au-delà du grand salon, les petits appartements de ses dames de compagnie.

Cette maison est péniblement impersonnelle, comme à la veille d'être vendue par des héritiers qui en auraient dispersé le mobilier.

Ce n'est donc pas à l'intérieur des murs qu'il faut s'efforcer d'imaginer Napoléon, mais dans le minuscule jardin qui sépare la maison de la mer et qui domine un immense horizon où s'inscrivent, au nord-ouest l'île de Capraia, au nord-est la Toscane qui s'estompe à l'infini, à l'est la côte septentrionale de l'île, barrée par le fort Stella tout proche. Jardinier exquis, planté de myrtes, de cyprès, de palmiers, clos sur le précipice par un petit mur où, tôt levé, il

Disposant en ville d'un « palais », Napoléon se met en quête d'une maison de campagne pour la saison chaude. Bien entendu, l'île n'en possédait pas. Un jour, au hasard d'une promenade à cheval, il découvre au lieu-dit San Martino un vallon planté de vignes, d'où la vue s'étend agréablement jusqu'à Porto Ferraio. Séduit par ce site calme et ombragé, il s'enquiert du propriétaire. Celui-ci fait valoir l'étendue de son domaine, et, bien qu'il ne comporte qu'une grange et quelques cabanes, en demande le prix exorbitant de cent quatre-vingt mille francs-or.

Dans l'état des finances de Napoléon, c'est une folie. Aussi n'hésite-t-il pas à prier sa sœur Pauline d'en faire l'acquisition. En quelques semaines, les mesures sont rasées; vingt maçons édifient une coquette maison blanche adossée à la colline; un peloton de grenadiers de la garde construit une bonne route pour y accéder. L'été venu, l'Empereur passera souvent la nuit à San Martino, distant d'une lieue des Mulini.

Cette maisonnette a conservé le charme rustique et la décoration auxquels il apporta tous ses soins. Au premier étage, on visite



Le « palais d'été » de San Martino : une bicoque acquise à prix d'or.

la salle à manger peinte à l'antique par un artiste local qui a naïvement évoqué en trompe l'œil des paysages égyptiens, des hiéroglyphes, une charge de mameluks.

Dans un angle est dessinée l'inscription optimiste *Ubicumque felix Napoleo*.

De part et d'autre de cette pièce, les chambres de Bertrand et de Drouot, la chambre et le bureau de Napoléon, meublés avec simplicité; seul paraît authentique son lit d'acajou.

Le centre de la façade est occupé par un salon dont le plafond allégorique représente, sur fond de ciel, deux pigeons liés par un ruban dont le nœud se resserre à mesure qu'ils s'éloignent; allusion à la venue de Marie-Louise que les Elbois attendront en vain.

Au rez-de-chaussée subsistent dans la salle de bains une baignoire de pierre et une fresque pompéienne; l'Empereur y descendait de sa chambre par une échelle de moulin.

UNE VISITE MYSTÉRIEUSE.

De toutes les résidences napoléoniennes, la plus touchante et la plus poétique, la moins connue aussi, est sans doute l'ermitage de la Madone au monte Giove. Ce fut encore au hasard d'une promenade que l'Empereur le découvrit et s'abandonna à son enchantement.

Il avait, par une piste muletière, longé les méandres souvent vertigineux de la côte nord jusqu'au port de Marciana Marina. Là, l'horizon s'élargit; un cirque de montagnes enserme une étroite plaine côtière tapissée de vignobles. Deux sommets dominent ce massif, le monte Capane et le monte Giove,

aux flancs desquels sont suspendus les villages jumeaux de Poggio et de Marciana Alta, où venaient se réfugier, depuis des temps immémoriaux, les pêcheurs fuyant les at-

Ce secrétaire qu'on peut voir dans la villa de San Martino a peut-être appartenu à Napoléon.



taques barbaresques. A Marciana Alta la piste s'achève. Le village, pressé autour de son clocher, domine un admirable paysage de pentes escarpées allant se perdre au loin sur le dédale des falaises. Au-dessus, la masse énorme et nue du monte Giove.

Napoléon s'engage sur le sentier pierreux qui le gravit en marches d'escalier taillées dans le roc. C'est un pèlerinage fréquenté, marqué de loin en loin par de petites niches de plâtre rappelant les stations du Calvaire. Graduellement l'horizon s'élargit pour former sur la mer immobile une fantastique dentelle de côtes déchiquetées. Le site évoque les mille détours de la baie de Rio de Janeiro, telle qu'on la découvre du haut du Corcovado. Mais ici pas de ville immense: une solitude absolue, sans une maison, sans un arbre. La montagne aride ne nourrit que buissons odorants, bruyères, mousses, fougères.

Longtemps, il faut peiner sous le soleil implacable pour découvrir près du sommet un petit bois de châtaigniers d'où émerge un clocher blanc. Là vécut un ermite, dans l'étroite et basse masure qui se blottit le long de la chapelle. Aux alentours, un éboulis de rochers dont le plus élevé, l'Afficiatoio, évoque un aigle aux ailes déployées. Si l'on escalade sa plate-forme, comme le fera souvent Napoléon, on découvre le plus beau panorama du monde, la Corse au couchant, Capraia au nord, la côte elboise au levant, se découpant sur la mer Tyrrhénienne.

Napoléon est captivé par ce lieu sauvage. Il décide d'y passer les journées les plus chaudes de l'été dans une des cellules de l'ermitage. Drouot en occupera une autre. Un piquet de grenadiers campera en contrebas. Madame Mère, elle, s'installera dans une maison de Marciana Alta, et chaque soir il descendra à cheval pour aller la saluer. Ici, comme ailleurs, il veille au moindre détail d'installation: Monsieur le comte Ber-

trand, écrit-il de sa main, *il me manque trois volets pour les fenêtres de ma chambre... Envoyez trois rideaux pour la chambre de Madame, les tringles y sont. Envoyez-nous aussi des feux, pincettes, pelles...*

Il s'y attardera une quinzaine de jours, du 23 août au 5 septembre 1814. De ces premières heures de détente depuis tant d'années, il goûte profondément la paix, rêvant à la Corse du haut de son rocher, escaladant les pentes du monte Giove, ou sillonnant la côte occidentale, abrupte et déserte.

Cependant il ne néglige pas son administration. Chaque jour des officiers d'ordonnance apportent les nouvelles et repartent avec les ordres les plus minutieux, ayant trait aussi bien à la grosseur des poutres et au nombre de clous nécessaires pour édifier la salle de spectacle des Mulini qu'au marché à conclure pour l'exportation du minerai.

Une visite inopinée va troubler cette quiétude, exceptionnelle dans l'existence de Napoléon. Au cours de la nuit du 1^{er} septembre, un navire entre en rade de Porto Ferraio mais, au lieu de gagner le port, mouille dans une crique au fond du golfe. Bertrand prévenu accourt, salue profondément la jeune femme et l'enfant qui débarquent, fait atteler une calèche et seller des chevaux. Les voyageurs disparaissent aussi mystérieusement qu'ils sont venus. En ville, le bruit se répand de l'arrivée de l'impératrice et du roi de Rome.

Quelques heures plus tôt, au crépuscule, Napoléon avait suivi à la lunette l'approche du bâtiment. Dès qu'une estafette de Bertrand lui apprend l'accostage, il la renvoie avec ses ordres et saute lui-même à cheval. Précédé de quatre porteurs de torches, il descend de son nid d'aigle. La rencontre des deux groupes se fera au milieu de la nuit, le long de la mer, près de Marciana Marina.

Napoléon prend la place de Bertrand dans la calèche et, tout en jouant avec les boucles blondes de l'enfant, s'enquiert affectueusement du voyage. Avant l'aube, tout le monde atteint enfin l'ermitage. Napoléon a cédé sa chambre et fait dresser une tente devant la maison. Mais Ali, son valet de chambre, le voit furtivement la quitter aussitôt : Marie Walewska passe avec lui une dernière nuit...

Certes, les temps de l'idylle polonaise sont révolus. L'amour de l'Empereur est mort, celui de Marie subsiste-t-il ? Pendant les quatre années du règne de Marie-Louise, il l'a rarement revue, une fois entre autres chez elle à Walewice, au retour de Russie. A Fontainebleau, après l'abdication, elle a vainement attendu une nuit devant sa porte, il ne l'a pas reçue. A l'île d'Elbe, elle lui a écrit plusieurs fois, gagnant par petites étapes la côte toscane, sollicitant la permission de venir. Il la lui accorde enfin et elle accourt, peut-être avec l'espoir de rester auprès de lui.

C'est mal le connaître. Informé quelques heures plus tard de la rumeur publique, il en conçoit un vif mécontentement. Ainsi, malgré les précautions prises, les Elbois sont déjà persuadés que sa femme et son fils l'ont rejoint. Il désire éviter que le cabinet autrichien ne tire parti de cette visite pour inciter Marie-Louise à ajourner encore sa venue. Il ne veut surtout pas, lui si strict pour les autres, que sa conduite soit un objet de scandale quand la vérité éclatera.

Marie Walewska sera donc une fois de plus sacrifiée au devoir conjugal et aux obligations d'État. Il ne le lui dit pas tout de suite. Le matin, il l'emmène jusqu'à son rocher ; au déjeuner, il s'esquive pour sa visite quotidienne à Madame Mère — la famille avant tout. Le soir, il dîne sous la tente avec la jeune femme et les officiers polonais de la garde. On improvise des danses, les chants slaves s'élèvent de la terre latine. Marie espère, Marie est heureuse.

TRAIN DE VIE COUTEUX.

Le lendemain, informée par le trésorier Peyrusse de la détresse financière de l'Empereur, elle veut restituer le collier de



La grande salle « égyptienne » à San Martino avec les peintures en trompe-l'œil de Ravelli. C'est là que l'Empereur a tracé de sa main l'inscription « *Ubi cumque felix Napoleo* ». Napoléon est heureux partout.

perles qu'il lui offrit jadis à la naissance d'Alexandre, mais il refuse avec émotion et la prie doucement de partir le soir même. Puis il disparaît toute la journée et ne la reverra que pour les adieux.

Rien ne manque à cet épisode, ni le cadre exceptionnel où il se déroula, ni son dénouement romantique. Avec la nuit la tempête s'est levée, la pluie tombe en rafales. Marie, transie, serrant son enfant contre elle, tente de s'embarquer à Marciana. Le risque est trop grand. Son navire ira l'attendre à Porto Longone, à l'autre extrémité de l'île. De longues heures elle peine sur les mauvais chemins transformés en torrents, dans la nuit traversée d'éclairs. Lorsqu'elle atteint son but, on veut encore la dissuader. Trop fière elle s'obstine, saute dans une barque, et au prix de mille périls gagne l'échelle de coupée. Le vaisseau s'éloigne, elle ne reverra Napoléon que furtivement à l'Élysée et à Malmaison, quelques mois plus tard.

Lui, pendant ce temps, pris de remords et d'angoisse, dépêche un officier d'ordonnance pour ajourner l'embarquement, puis, de plus en plus inquiet, saute à cheval et galope jusqu'à Longone, où il arrivera trop tard. Au matin, accablé, frissonnant, il regagne l'ermitage, mais le charme est rompu. Deux jours plus tard, il le quittera à son tour pour n'y plus revenir.

Tel est le cadre elbois. Le personnage central et les figurines gravitant autour de lui composent un tableau coloré, naïf et

parfois cocasse, comme une toile du Douanier Rousseau.

L'entourage de Napoléon est aussi nombreux que médiocre, Drouot et Bertrand exceptés. A sa tête, à la fois gouverneur militaire de l'île et ministre de la Guerre, le général Drouot, « homme de Plutarque », loyal et dévoué, un des très rares hommes devant qui Napoléon pense tout haut sans crainte de voir ses propos aussitôt répétés ou transcrits pour la postérité. Mais Drouot est si éperdu d'admiration pour son maître qu'il ne se permettrait pas l'ombre d'une critique ou d'un conseil.

Bertrand, grand maréchal du palais depuis la mort de Duroc, sera ministre de l'Intérieur. Inséparable de Napoléon depuis la campagne d'Égypte, il lui fermera les yeux à Sainte-Hélène. La publication de son jour-



Au plafond du salon de San Martino, ces deux pigeons qui s'aiment d'amour tendre et dont la distance resserre les liens figurent — bien inexactement — Napoléon et Marie-Louise.

nal par Fleuriot de Langle éclaire cette figure de grand honnête homme, plus travailleur qu'intelligent, pointilleux et obstiné. Il obtient souvent gain de cause, par lassitude ou indulgence de l'Empereur, dans les conflits qui les opposent pour des vétilles. Il partage sa vie entre son maître et sa femme qui se tient à l'écart de la cour elboise, au milieu d'un petit cercle de compatriotes.

Bertrand, pas plus que Drouot, ne peut prendre la moindre initiative. Le maître veut tout connaître, tout régenter, ses généraux ne sont que des commis d'ordres.

Le troisième compagnon d'infortune, c'est Cambronne, le soldat héroïque aux dix-sept blessures. Commandant la place de Porto Ferraio, il a la nostalgie des champs de bataille. Un jour, une frégate napolitaine entre dans le port, et l'amiral qui la commande sollicite l'honneur d'être présenté à l'Empereur. A la vue de l'uniforme de la trahison, Cambronne voit rouge et menace de passer le visiteur par les armes. L'autre ne se le fait pas dire deux fois et prend aussitôt le large. Napoléon en est navré, mais désespère d'initier le bouillant général aux subtilités diplomatiques.

Peyrusse, trésorier de la couronne, devient ministre des Finances. L'inexorable amenuisement des quatre millions apportés de France, et réduits de moitié dix mois plus tard, n'altère pas sa bonne humeur méri-

Une foule de fonctionnaires sont rattachés à l'autorité de Bertrand par l'intermédiaire du sous-préfet Balbiani qui devient intendant général et supervise les magistrats du tribunal de commerce, ainsi que le directeur des domaines, le chef de la sûreté, le directeur du port, deux architectes, autant de postes coûteux et superflus qui seront supprimés au départ de Napoléon.

L'entretien de l'armée à lui seul suffirait à provoquer la banqueroute, et cependant cette force est indispensable pour parer à toute tentative d'enlèvement par les Alliés. Aux 675 grenadiers de la garde et aux 54 chevaux-légers polonais venus le rejoindre, Napoléon adjoint un bataillon franc recruté sur place et un bataillon corse, péniblement enrôlé dans la grande île. Ce seront de mauvaises troupes, insubordonnées, riches en déserteurs, qu'il abandonnera sans regret au départ.

Au total, près de 1 600 hommes qui, avec l'armement très poussé, les innombrables forts, l'intendance, coûteront un million par an. L'armée s'accroît d'ailleurs sans cesse d'officiers isolés qui, par nostalgie du passé, viennent solliciter un emploi.

Tel le général Boinod, parfaitement sourd, que l'on nomme inspecteur général aux revues. Tel le commandant Tavelle, vieillard corse qui se présente un matin à Napoléon :

— Colonel, vous irez commander Rio, lui dit-il, n'osant le renvoyer.

Le bonhomme s'empresse d'acheter les insignes de son nouveau grade :

— Si je ne portais pas ces épaulettes, disait-il volontiers, je donnerais un démenti à l'Empereur qui m'a traité de colonel.

Il s'en fut donc commander la place de Rio Marina, dont la garnison s'élevait à 5 canonnières et 4 cavaliers. Il se refusait obstinément à quitter ce village, pour ne saluer l'Empereur qu'à son poste.

LA COUR ELBOISE.

Tout aussi comique fut la cour, inspirée de celle de France, mais avec les seuls concours locaux. Deux fourriers des Tuileries devinrent préfets du palais des Mulini. L'un, Deschamps, était un vieux gendarme en habit d'officier, grossier et brutal; l'autre, Baillon, s'initiait avec plus de bonheur à la vie de salon. Quatre chambellans pris parmi les notables : le maire et le médecin de Porto Ferraio, un aristocrate ruiné qui donnait le ton de l'élégance, un borgne, *brigand qui fait maintenant le chien couchant*, écrit Pons de l'Hérault avec indignation. Sept officiers d'ordonnance choisis parmi les jeunes gens des meilleures familles villageoises. L'un d'eux, Paoli, d'origine corse et gendarme de profession, répondit un jour à l'Empereur qui lui demandait l'heure :

— L'heure qui plaît le mieux à Votre Majesté...

Une innombrable domesticité voletait autour de ces parvenus. La livrée ne comprenait pas moins de 24 hommes, parmi lesquels Marchand, premier valet de chambre, et Ali, premier chasseur, deviendront bientôt de nobles figures héliéniques; 13 serviteurs assuraient le service de bouche; il y avait encore 5 tapissiers ébénistes, 2 jardiniers, 4 musiciens, 3 lingères, 22 piqueurs, cochers et palefreniers pour les 9 chevaux célèbres qu'avait montés l'Empereur aux plus grandes

batailles. Les écuries logeaient en outre 90 chevaux de moindre valeur et 27 voitures.

Du matin au soir, cette centaine de courtisans et d'employés bourdonnaient dans l'étroit espace des Mulini.

La journée de Napoléon commence avant l'aube. Dès son réveil, il lit et dicte au secrétaire ou au valet de service. Au lever du soleil, il descend sur la terrasse et se promène en scrutant l'horizon. A sept heures, il prend une légère collation et se recouche un moment. Puis à cheval, avec un officier d'ordonnance, il fait une longue course dans la campagne.

Au retour, il donne audience. Les visiteurs ne sont reçus que sur approbation d'une liste présentée par Drouot ou Bertrand qui les introduisent au milieu d'uniformes chamarrés et de livrées aux armes



Séparant les golfes de Lacona et de Stella, le promontoire de Capo Stella que Napoléon voulait isoler par un mur pour en faire une réserve de chasse : un de ses multiples projets.

impériales. A midi il déjeune, seul ou avec Drouot, et se retire pour lire pendant les heures chaudes. Vers le soir, il fait quelque inspection et dîne à six heures avec Madame Mère, et Pauline à partir de novembre.

Il y a toujours quelques invités : Anglais de passage, officiers de la garde, Pons de l'Hérault, Campbell, le commissaire anglais avec qui il entretient les rapports les plus courtois malgré l'espionnage mutuel auquel tous deux se livrent. A la veillée, les courtisans et leurs femmes sont souvent priés. L'Empereur joue avec sa mère ou avec les généraux. A neuf heures, il donne le signal du départ en tapotant quelques notes, toujours les mêmes, sur le piano.

Cette vie si calme, coupée seulement de brefs séjours dans ses diverses résidences lorsque l'ennui l'accable, s'anime soudain avec l'arrivée de sa sœur Pauline Borghèse.

A la fin d'octobre, Pauline s'installe au premier étage des Mulini, aménagé au mieux pour elle. Son étroite intimité avec Napoléon, pendant les quatre mois où ils vont vivre sous le même toit, donnera lieu à de venimeuses insinuations que Beugnot propage à la cour de France et Talleyrand à Vienne. Certains historiens hostiles à Napoléon ressuscitent périodiquement cette calomnie, au mépris de la magistrale réfutation donnée par Frédéric Masson. Le rôle de Pauline s'est tout au plus borné à favoriser les passades de son frère.



L'ermitage de la Madone au Monte Giove, à 627 mètres d'altitude. Napoléon passa quelques nuits dans la maisonnette des ermites, en contrebas de la chapelle. C'est là qu'il eut sa dernière entrevue — trop peu discrète à son gré — avec Marie Walewska.

Elle prend pour dames de compagnie Mmes Colombani, Bellini et Lise Lebel, femmes et filles d'officiers échoués à l'île d'Elbe. La Capraïaise, l'Espagnole et la Parisienne font sensation à Porto Ferraio, où leur beauté et leur élégance éclipsent celles des petites-bourgeoises de la ville; le choix de deux d'entre elles lui a sans doute été suggéré par Napoléon lui-même. Ces complaisances de Pauline ne sont d'ailleurs pas nouvelles; n'a-t-elle pas, en 1809, servi d'intermédiaire entre son frère

et sa dame d'honneur Christine de Mathis?

Aidée de ces jolies femmes, Pauline improvise soirées musicales et théâtrales où elle se produit avec des officiers de la garde dans des pièces qui semblent faites pour elle: *Les Fausses Infidélités* et *Les Folies amoureuses*; il y aura encore six grands bals, dont trois masqués, en janvier et février à la veille du départ, sans aucun doute pour duper les espions. Napoléon veille lui-même à leurs préparatifs:

— Les invitations devront s'étendre sur toute l'île sans cependant qu'il y ait plus de deux cents personnes... Il y aura des rafraîchissements sans glace, vu la difficulté de s'en procurer. Il y aura un buffet qui sera servi à minuit. Il ne faudrait pas que tout cela coûtât plus de mille francs.

Or Pons de l'Hérault écrit: *Il n'y avait pas*

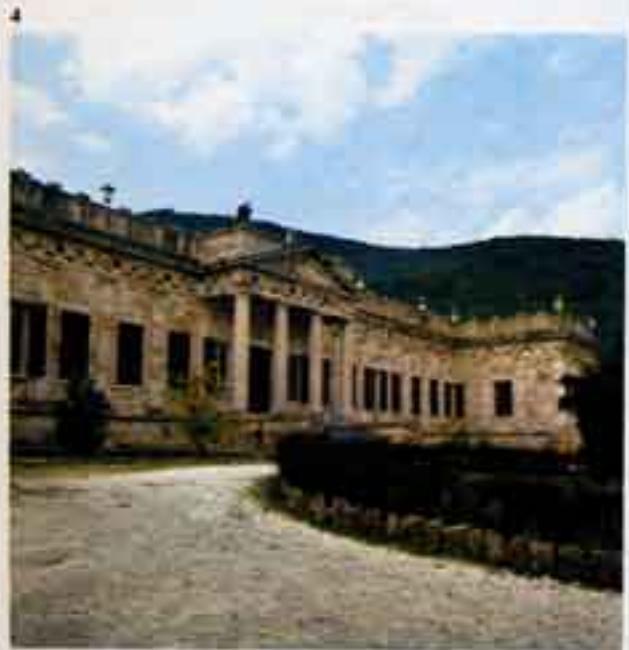


1 Marie Walewska. Espérait-elle rester définitivement avec l'Empereur? La politique l'interdisait à celui-ci, en eût-il eu vraiment le désir.

2 Le port de Marciana Marina, but ou point de départ des nombreuses excursions où l'Empereur désœuvré cherchait diversion à son ennui.

3 Tout s'est endormi de nouveau à Elbe depuis le départ de Napoléon et les canons, sur les remparts, sont toujours là.

4 Le somptueux musée Demidoff, construit à San Martino en 1852 sur l'ordre de l'époux de la princesse Mathilde, jure avec la simplicité des « palais » napoléoniens de l'île d'Elbe. Le richissime prince russe voulait y rassembler les objets ayant appartenu à l'Empereur, mais son neveu les fit vendre en 1880.



à Porto Ferraio six familles dont la fortune fût au niveau du luxe inusité de leurs femmes... N'importe, l'on était notabilité, et pour ne pas déchoir par la mise on s'exposait à déchoir par la bourse...

AU TRAVAIL.

Derrière cette façade d'opérette destinée à donner le change autant qu'à stimuler la vanité de très petites gens, Napoléon travaille énormément. Environ trois cents notes ou ordres nous sont parvenus. Dictés à son secrétaire Rathery, parfois à Bertrand ou à Marchand, ces documents concernent à peu près exclusivement la gestion de l'île, étudiée dans ses plus infimes détails.

En dix mois, Elbe a connu plus de chan-



gements qu'en mille ans, et rien de sensible n'a depuis lors été accompli. Il mûrissait d'ailleurs des projets grandioses qui, faute de temps, ne virent pas le jour. Elbe est aujourd'hui le dernier vestige de civilisation napoléonienne figé au stade où il l'abandonna.

Ayant dressé un bilan des ressources locales, il conclut qu'elles sont insuffisantes pour assurer la subsistance de la population. La récolte annuelle de blé est épuisée en trois mois; les herbages sont maigres et le cheptel insignifiant; les cultures se limitent à des potagers familiaux. Le vignoble donne un excellent vin, léger et capiteux, qui constitue avec le minerai de fer les seules productions exportables. Pêcheries de thon et salines complètent cette activité économique des plus restreintes.

Napoléon fait établir un plan d'irrigation et de mise en valeur de la seule plaine importante, celle de l'Acona. Aux paysans il conseille la culture de la pomme de terre, qu'il appelle parmentière, et qui est inconnue dans l'île. Il rêve de faire d'Elbe un paradis et ordonne un vaste reboisement: des oliviers et des mûriers dans les vallées et sur les pentes exposées au midi; des châtaigniers sur le versant nord des montagnes.

Des pistes à peine carrossables tenaient lieu de routes: un de ses premiers soins est de faire construire un réseau routier qui desservira les communes les plus importantes en partant de la capitale.

Un jour, il va visiter un îlot abandonné, la Pianosa, à vingt milles au sud. Aussitôt il l'annexe, le fortifie, y laisse une garnison, fait venir vingt ménages de fermiers italiens pour le défricher. Cette dernière conquête

le préoccupe beaucoup pendant l'été. Il lui consacre des dizaines d'ordres et deux inspections.

Elbe possède de belles carrières de marbre inexploitées. Marbriers et sculpteurs sont recrutés en Italie. Bargigli, de Carrare, ouvre un atelier dont les Anglais de passage achèteront la production à prix d'or. Et, puisque toute distraction ne peut être organisée ici qu'à une échelle minuscule, Napoléon décide de se constituer une réserve de chasse en isolant par un mur le petit cap Stella qui s'enfonce d'une demi-lieue dans la mer. Pour le peupler, il ordonne de capturer lièvres et lapins sur tout le territoire. Devant le maigre résultat obtenu, il en fera venir de Corse et de Toscane.

L'hygiène publique, à son arrivée, était inexistante. Les ruelles puantes tenaient lieu de latrines et de poubelles. Il exige que chaque maison en soit pourvue, faute de quoi un impôt de propreté devra être versé, qui sera doublé tous les trois mois. Des sources sont captées, de nouvelles citernes sont creusées pour assurer le ravitaillement de la ville en eau potable. Il crée un hôpital, fort bien tenu, qu'il visitera souvent...

Tant de prodiges accomplis en si peu de temps stupéfiaient les insulaires. Pons de l'Hérault, volontiers emphatique, s'en émerveille: *L'ère nouvelle de l'île d'Elbe s'annonçait avec éclat. Porto Ferraio ressembla à la Salente de Fénelon. L'illusion était complète. Chacun grandissait. L'industrie levait sa tête radieuse, l'enclume retentissait constamment sous le marteau; la hache frappait sans cesse, et la truelle était en permanence. Les navires naviguaient sans relâche pour que les bras occupés ne manquassent jamais des matériaux qui leur étaient nécessaires. De là l'accroissement de la richesse du commerce elbois...*

Pauvres gens! Leur rêve de gloire et de prospérité s'évanouira après le départ du grand homme. Lui parti, l'île d'Elbe retombera dans l'oubli d'où son génie créateur l'avait un instant tirée.

Telle fut, sous des dehors bouffons, l'innocente activité dont Napoléon offrit au monde étonné le rassurant spectacle. Comédien consommé, il adaptait son génie à la fièvre besogneuse d'un sous-préfet en mal d'avancement. Le colonel Campbell, seul espion officiel en résidence dans l'île, note dans son *Journal* le 20 septembre:

Napoléon semble avoir perdu toute habitude de travail et d'étude sédentaire. Il a quatre résidences dans diverses localités de l'île, et son unique occupation consiste à y faire des changements et des améliorations. Mais les agitations et les indécisions de son esprit ne lui permettent pas d'y porter le même intérêt quand la nouveauté a perdu de son charme; il tombe alors dans un état d'inactivité qu'il n'avait jamais connu, et depuis quelque temps il se retire dans sa chambre pour s'y livrer au repos pendant plusieurs heures de la journée... Je commence à croire qu'il est tout à fait résigné à sa retraite...

En réalité, ce comportement résigné dissimulait une activité secrète, intense, qui absorbait, à l'insu de la plupart de ses proches, sa pensée pénétrante.

LE CONGRÈS DE VIENNE

Aujourd'hui, Hippolyte défend sa vertu devant Thésée. Demain, Louis XIV s'agenouillera aux pieds de Louise de La Vallière.

Que font ici la mythologie et le siècle du Roi-Soleil? Il s'agit juste de tableaux vivants destinés à amuser, à Vienne, les membres du congrès et leurs belles amies.

En cet hiver 1814-1815, des fêtes se déroulent tous les jours dans la capitale des Habsbourg. Ce ne sont que bals, soirées musicales, banquets, promenades en traîneau, tombolas, chasses à courre, spectacles de gala. Dans son palais de la Hofburg, l'empereur François, qui n'aime guère les mondanités, est bien las de toutes les festivités qu'il doit offrir à ses hôtes. Mais, d'abord, pourquoi ce congrès?

Pendant ses dix années de règne, Napoléon avait bouleversé la carte politique de l'Europe. De toutes les



La salle des séances du Congrès de Vienne, à la Hofburg.



Le Congrès de Vienne, vu par Isabey. En coulisse on envisageait déjà une guerre entre les Alliés. C'est alors que Napoléon débarqua.



Le diable souffle à Talleyrand la déclaration par laquelle « les Puissances déclarent Napoléon... ennemi et perturbateur du repos du monde ».

transformations opérées, à peu près aucune ne pouvait demeurer. Pour reconstruire l'Europe à leur guise, les quatre grandes puissances avaient décidé de se rencontrer à Vienne. Metternich représentait l'Autriche, Nesselrode la Russie, Castlereagh (puis Wellington) l'Angleterre, Hum-

bolt et Hardenberg la Prusse. (L'Espagne, le Portugal, la Suède avaient leurs ambassadeurs également.) Enfin Talleyrand fut envoyé par Louis XVIII.

Le congrès dura de novembre 1814 à juin 1815. Les « quatre grands » discutèrent avec âpreté. Dès le début,

les Alliés s'étaient en effet divisés en deux camps : d'un côté la Prusse et la Russie, de l'autre l'Autriche et l'Angleterre. Le tsar Alexandre désirait annexer une grande partie de la Pologne et donner en contrepartie à la Prusse la Saxe (dont le roi avait été longtemps l'allié de Napoléon), mais l'Autriche craignait de voir les Prussiens se rapprocher ainsi de ses frontières. Elle n'aimait pas non plus voir la Russie s'agrandir vers l'ouest. Ces appréhensions étaient partagées par l'Angleterre.

Talleyrand, survenu sur ces entrefaites, sut jouer avec habileté le jeu du diplomate désintéressé et se posa en arbitre. Tout en mettant en avant le grand principe de la légitimité, il prit le parti du roi de Saxe, cousin de Louis XVIII, contre la Prusse et la Russie. Mais surtout il réussit à s'allier secrètement, contre ces deux puissances, avec l'Autriche et l'Angleterre (3 janvier 1815). La grande coalition contre la France était enfin rompue.

Sur ces entrefaites, on apprit à Vienne le débarquement de Napoléon à Fréjus. Ce fut un bel émoi. Aussitôt les puissances se ligèrent de nouveau contre l'usurpateur. Puis, hâtivement, les diplomates rédigèrent un « Acte final de congrès de Vienne » résumant leurs conclusions (9 juin 1815).

Par cet acte, la Russie s'agrandissait de la plus grande partie de la Pologne (qui formait pourtant un royaume distinct), de la Finlande et de la Bessarabie. La Norvège était attribuée à la Suède. La Prusse recevait une partie de la Saxe, la Poméranie suédoise et les riches territoires rhénans.

L'Autriche s'accroissait du Tyrol, des provinces illyriennes, de la Lombardie et de la Vénétie. En Allemagne, trente-huit États étaient groupés en Confédération germanique, la présidence de la Diète fédérale étant donnée à l'empereur d'Autriche. La Confédération helvétique, déclarée perpétuellement neutre, s'agrandissait elle aussi de quelques territoires.

En Italie, la maison de Savoie retrouvait son royaume de Piémont-Sardaigne (avec Gènes). Le pape recouvrait ses anciens États et les Bourbons de Naples leur trône. La Toscane, Modène et Parme restaient sous l'influence autrichienne.

Enfin l'Angleterre récupérait Malte et les îles Ioniennes, Le Cap, l'île de France (Maurice), Ceylan, ainsi que quelques petites îles des Antilles.

Dans l'ensemble, les Alliés s'étaient bien servis. L'Angleterre demeurait maîtresse des mers tandis que les trois grandes puissances continentales s'agrandissaient aux dépens des petits États européens. Pour la France, un danger naissait : la présence de la Prusse sur le Rhin, tout près de notre frontière.

A mesure que les mois passent, la lassitude grandit dans le cœur de l'exilé. La vie à l'île d'Elbe lui semble de plus en plus mesquine, misérable. Il sait que sa femme et son fils ne le rejoindront jamais. D'autre part, Louis XVIII ne lui paie pas la pension promise par les Alliés. Bientôt Napoléon ne pourra plus soutenir le train de vie de son semblant de cour. Espionné par Mariotti, consul de France à Livourne, et surtout par Brulart, gouverneur de la Corse, il peut même craindre d'être assassiné par un fanatique. Ce n'est pas tout : à Vienne, les représentants des puissances regrettent d'avoir installé le souverain déchu si près des côtes italiennes; ils songent à le déporter dans l'autre hémisphère. Déjà le nom de Sainte-Hélène a été prononcé.

Toutes ces raisons sont suffisantes pour que Napoléon songe à regagner la France. Les nouvelles qu'il en reçoit l'encourage du reste dans cette idée. Chose étrange, malgré tous les rapports de police, Louis XVIII, en cette fin d'hiver 1814-1815, ne croit pas à l'éventualité d'un retour de Napoléon.

V NAPOLÉON QUITTE L'ÎLE D'ELBE.

« Napoléon revenant de l'île d'Elbe ». L'Empereur chevauche le hideux monstre République et se réjouit de son triomphe. Mais la paix générale s'est envolée, la folie le guide, le diable le tire vers l'Enfer, et la Mort qui danse derrière lui s'apprête à le suivre au Mont Saint-Jean.



Il ne sera pas dit que Napoléon est entré dans sa dernière aventure à la légère. Il prend toutes les précautions. Il a renforcé sa petite armée dans la mesure du possible et a renfloué l'*Inconstant*. Mais le premier ordre qui a trait au départ date de beaucoup plus tôt.

Dans le courant du mois de janvier 1815, il donne l'ordre au sellier Vincent d'emballer les deux berlines dorées qui sont venues de Fontainebleau avec la garde. Les berlines sont démontées, mises en caisses et emmagasinées dans le port, prêtes à être embarquées pour Naples. Ces voitures sont rarement utilisées. Aussi l'incident passe inaperçu.

Puis, quelques jours plus tard, Napoléon envoie par le mameluk Ali une lettre confidentielle à Pons dans laquelle il le charge de faire un rapport sur les moyens d'organiser une flottille expéditionnaire.

Une flottille expéditionnaire! C'était dire : « Je veux partir », s'écrie Pons. Ce rapport, je le rédigeai et Sa Majesté me recommanda le silence absolu. Ce premier projet de flottille expéditionnaire resta sans exécution.

IL DONNE LE CHANGE.

C'est maintenant qu'il faut voir le double tableau : Napoléon le prudent et prévoyant, s'efforçant de dérouter toutes les conjectures par un redoublement de zèle dans l'île, pendant qu'il redevient par une autre mise en scène l'homme d'action qui pare à toute menace et qui montre dans ses dispositions un discernement sans pareil et une lucidité presque surhumaine.

Le 16 février, l'Empereur établit le budget de la Guerre de l'année courante et liquide les comptes de l'année écoulée.

Trois jours plus tard, il affecte un crédit de 40 000 francs pour les Ponts et Chaussées.

Cette somme, ordonne-t-il, sera à dépenser dans les mois de mars, avril, mai, juin et juillet, à raison de 8 000 francs par mois.

C'est également afin de donner le change qu'il écrit le même jour à Bertrand au sujet de ses plans de villégiature d'été, villégiature qu'il tient à rendre plus confortable.

Même sollicitude en ce qui concerne l'exploitation des salines, lesquelles seront désormais exploitées directement par l'État. Napoléon pense à tout. Il prescrit l'achèvement d'un tronçon de route le long de la mer à Porto Longone. Il se préoccupe aussi de Capoliveri où, affirme-t-il, il faudra trois petits ponts. Mise en scène qui ne présente, toutefois, rien d'anormal, l'homme qui pendant la campagne de Russie réglait le statut de la Comédie-Française pouvant bien quelques jours avant son départ de l'île prescrire la construction d'un pont ou d'une route.

D'autre part, Napoléon prépare son expédition avec tout le soin méticuleux et la méthode qui lui sont habituels.

Pour mettre son trésor de guerre à l'abri d'un coup de main, il ordonne à Peyrusse de le transporter au fort Stella d'ou, en cas de surprise, il lui sera facile d'embarquer en descendant à pic le long de la falaise. J'en savais assez, remarque Peyrusse, pour pressentir les motifs de ce déplacement. Je fis secrètement quelques provisions en farine, en vin,

en pommes de terre et en bœuf salé et j'attendis les événements.

Mais la fortune est propice à l'Empereur. Est-ce simple coïncidence ou Campbell a-t-il reçu des instructions de son chef? Quoi qu'il en soit, le colonel vient, le 16 février, voir Napoléon aux Mulini. Comme c'est fréquemment son habitude, il a l'intention de se rendre à Livourne et, de là, à Florence. C'est dans cette dernière ville que réside sa maîtresse et qu'il doit aussi conférer avec le ministre autrichien.

L'Empereur lui souhaite bon voyage. Il l'invite à un bal que donne Pauline le 28. Campbell lui répond qu'il accepte avec plaisir. Il est perplexe et ne sait que croire. Ses espions l'ont renseigné sur les intentions de Napoléon. Ils prétendent que l'Empereur prépare son évacuation. Il voudrait partager leur opinion, mais refuse de se livrer au jeu des hypothèses. Il sert un gouvernement qui n'interdit pas à un homme supérieur d'avoir quelque intuition, mais à ses risques et périls. Il quitte donc l'Empereur dans la plus grande incertitude.

Campbell parti, Napoléon pressent qu'il n'y a pas de temps à perdre. Il faut agir. Il s'occupe tout d'abord de l'*Inconstant*. Il envoie l'ordre à Drouot de faire radoubier le vaisseau et de le faire peindre comme un brick anglais, de l'approvisionner pour cent vingt hommes pendant trois mois, de le réarmer, de le munir d'autant de chaloupes qu'il peut contenir et d'avoir tout prêt pour prendre la mer le 24 ou le 25 février.

L'Empereur tient, cependant, à garder le secret jusqu'au dernier moment. Aussi prescrit-il le même jour à Drouot d'affréter deux vaisseaux de transport de Rio, bricks ou chebeks, au-dessus de 90 tonneaux, les plus grands possibles, lesquels seront utilisés, l'un à embarquer du bois pour Porto Ferraio, l'autre à évacuer de Porto Longone tout ce qu'il y a pour ici. Drouot lit les instructions, dont la plupart ne l'étonnent pas outre mesure. Il pressent cependant que quelque chose d'anormal se prépare. Mais puisque l'Empereur ne lui a pas donné d'explication, il n'a, en fidèle subordonné, qu'à exécuter ses ordres.

Napoléon à l'île d'Elbe. A tout moment le danger, assassins ou soldats, peut venir de la mer. Et la mer est aussi sa seule route d'évasion.



Toujours fidèle à son personnage de mère héroïque, Letizia Bonaparte : « Ce qui doit être sera. Que Dieu vous aide ».

Le 20 arrive en rade de Porto Ferraio, afin de se protéger contre un coup de vent, la pinque marseillaise le *Saint-Esprit*.

Vincent y embarque les deux berlines démontées en janvier, de nombreux paquets et caisses d'argenterie et le landau café au lait.

Le 21, l'Empereur fait distribuer par les capitaines d'habillement un uniforme complet et deux paires de souliers à chaque soldat. Afin de donner le change sur ses intentions, il visite la maison portative qui se trouve dans le bassin et annonce qu'il compte l'utiliser pour ses excursions futures dans l'île.

Cependant l'Empereur a jugé nécessaire de s'ouvrir à Drouot. Il s'est rappelé com-

ment un jour, alors qu'il examinait les comptes de sa petite cour, il s'était avisé que le gouverneur de l'île ne touchait aucun traitement.

— Vous avez donc de la fortune, Drouot? lui avait-il demandé.

— Oui, Sire.

— A quoi se montent vos revenus?

— A 2 400 francs, Sire.

— Je vous en donne 200 000.

— Que Votre Majesté n'en fasse rien. On ne manquerait pas de dire qu'Elle n'a trouvé des amis qu'à prix d'or.

Aussi estime-t-il que ce serait un outrage de lui manquer de confiance. Il sent le besoin, d'ailleurs, d'être encouragé, de s'appuyer sur quelqu'un.

— Drouot, lui dit-il, je suis regretté et demandé par toute la France. Dans peu de jours, je quitterai l'île pour obéir au vœu de la nation.

Certain d'accomplir son devoir, le gouverneur s'efforce de lui démontrer les périls de cette entreprise. Il lui parle de la guerre civile que son retour déclencherait et de l'occupation étrangère qui lui succéderait en cas de défaite.

— Sa Majesté tient-elle à avoir aux yeux de l'opinion la responsabilité d'avoir encore une fois déclenché une guerre universelle?

Mais Napoléon est décidé à aller jusqu'au bout. Le cœur serré, Drouot sent que rien ne peut fléchir sa volonté. Quand l'Empereur lui demande s'il le suivra quand il quittera l'île, il se borne à dire :

— Vous suivre, c'est aller à la mort, mais je ne manquerai pas à votre appel.

Malgré son désir de ne point livrer son secret, l'Empereur est trop clairvoyant pour ne pas comprendre que les espions de Mariotti s'inquiètent de ses préparatifs. Il redoublera donc d'efforts pour leur cacher la vérité. Mais, avec ses intimes et fidèles, il décidera de ne plus dissimuler.

Le 22, il va voir Peyrusse qu'il trouve en conférence avec l'intendant Balbiani. Celui-ci devine que sa présence gêne l'Empereur, mais attend qu'on le congédie. Napoléon s'impatiente. Il sent que Balbiani n'osera jamais se retirer, mais, ayant pitié du pauvre homme qui a maintenant perdu contenance, c'est lui qui abandonne la place et rentre aux Mulini.

Dix minutes après, il convoque son trésorier. Peyrusse accourt. On l'introduit dans le cabinet de l'Empereur, la porte se referme sur lui. Tout de suite, Napoléon le bombarde de questions :

— Eh bien, Peyrusse, lui dit-il, qu'est-ce qu'on dit de nous? Que vous disait l'intendant?

— Sire, au moment où Votre Majesté m'a fait l'honneur de venir chez moi, nous causions des bruits qui circulent en ville, que Votre Majesté irait rejoindre le roi de Naples.

— Vous êtes deux nigauds. Et, se rapprochant de son intendant, en lui tapotant les joues :

— Avez-vous beaucoup d'argent, Peyrusse? Combien pèse un million en or? Combien pèse une malle de livres? Prenez des malles. Mettez-y de l'or et par-dessus des livres de ma bibliothèque. Renvoyez votre monde. Faites vous-même vos emballages. Sanglez vos malles. Écoulez votre argent blanc. Payez, mais ne payez pas... Je crois inutile de vous dire de tenir tout ceci secret.

Congédié aussitôt et encore sous le coup

de cette nouvelle déconcertante, Peyrusse se rend chez Drouot. Il lui demande des explications. L'air morose, le général l'écoute, mais s'abstient de tout commentaire. Perplexe, le trésorier revient chez lui. Il se met à emballer le 1 863 500 francs qui lui restent en caisse. Drouot, de son côté, n'est pas resté inactif. Il fait appeler le sellier Vincent et lui dit :

— Examinez ma selle de campagne. Je tiens à ce qu'elle soit en bon état. Procurez-moi immédiatement un coussinet, un étui de portefeuille et des courroies de portemanteau. Il faut, ajoute-t-il, que je me rende à Marciana, travailler avec l'Empereur et tirer des plans.

Le sellier l'assure que ses ordres seront exécutés. Il comprend toute la portée des instructions qu'il vient de recevoir.



Marchand, comte et valet de chambre de Napoléon, est naturellement du secret et de l'équipée.

Le 23, les approvisionnements qui ont été commandés du continent parviennent à Porto Ferraio. Ils sont immédiatement embarqués sur le brick et le chebek ainsi que des tonneaux d'eau douce.

Le 23, alerte. A dix heures du matin, la corvette anglaise *The Partridge*, qui a conduit Campbell à Livourne et qui doit le ramener à l'île d'Elbe, apparaît à l'horizon. A pleines voiles, elle vient jeter ses ancres dans la rade de Porto Ferraio.

Napoléon ne veut rien laisser au hasard. Il donne immédiatement l'ordre de suspendre toute activité anormale dans le port. Il est angoissé, déconcerté. La présence de Campbell à bord de la *Partridge* est le pire des contretemps. C'est la découverte de tous ses préparatifs, l'écroulement irrémédiable de son beau rêve.

Encore une fois, la fortune lui sourit. Campbell n'est pas à bord de la corvette. Ses espions à l'île d'Elbe l'ont prévenu que Napoléon prépare son évacuation. Ils lui ont même annoncé la date de son départ! Mais il est resté sceptique devant les inconsistances apparentes de l'Empereur. A Florence, il rencontre un sous-secrétaire d'État anglais, M. Cook. Il lui confie ses incertitudes. Napoléon va-t-il tenter une autre fois sa chance? Il faudrait le savoir, afin de prévenir les Alliés. Mais Cook éclate de rire :

— Napoléon! Qu'est-ce que c'est que ça?... Il ne peut rien faire... Personne ne songe

plus à lui en Europe. Il est complètement oublié. C'est comme s'il n'avait jamais existé!

Soulagé, Campbell décide de ne plus se tracasser inutilement. Il prend le parti de prolonger son séjour à Florence, ville qu'il aime tout particulièrement.

REPRENEZ NOS AIGLES.

L'Empereur apprend donc que Campbell est resté en Italie. Le capitaine Adyee, commandant la *Partridge*, accourt aux Mulini. Pour ne pas attirer l'attention, il est venu par un sentier détourné qui longe les remparts. Il est accompagné de six touristes anglais qui ont tenu à rencontrer Napoléon. Mis en bonne humeur par l'absence de Campbell, l'Empereur les reçoit avec affabilité. Il les comble de prévenances et leur fait distribuer des souvenirs de leur visite. Ravis, enthousiasmés, les Anglais prennent congé de Napoléon. Ils descendent en ville où Adyee va saluer Bertrand. Le grand maréchal s'enquiert de Campbell et de la date exacte de son retour. Il accompagne ses visiteurs jusqu'au quai d'embarquement.

Le lendemain, tout le monde a recommencé à travailler. L'embargo est mis sur les bâtiments et des courriers sont expédiés dans tous les points de l'île pour défendre de laisser embarquer. Les effets de campement sont réunis. Les troupes sont consignées dans les casernes. Du fort du Faucon, le commandant Mallet observe la mer de crainte que la corvette anglaise ne repa- raisse.

Napoléon reste à l'écart. Il a l'air préoccupé. En fait, il s'occupe de rédiger trois proclamations, deux adressées par lui au peuple français et à l'armée, la troisième adressée au nom de la garde aux généraux, officiers et soldats de l'armée métropolitaine. Ces proclamations, écrites avec emphase et dans un style imagé, sont d'une éloquence vibrante. Rien de mieux conçu pour agir sur les imaginations, s'adresser aux sensibilités et réveiller dans l'âme des Français les souvenirs de l'épopée impériale.

Français, dit-il au peuple, la défection du duc de Castiglione livra Lyon sans défense à nos ennemis. L'armée dont je lui avais confié le commandement était, par le nombre de ses bataillons, la bravoure et le patriotisme des troupes qui la composaient, à même de battre le corps d'armée autrichien qui lui était opposé. La trahison du duc de Raguse livra la capitale. Français, j'ai entendu dans mon exil vos plaintes et vos vœux. Vous réclamiez le gouvernement de votre choix qui est seul légitime. J'ai traversé les mers, j'arrive parmi vous reprendre mes droits qui sont les vôtres...

Soldats, dit-il à l'armée au nom de la garde, nous n'avons pas été vaincus. Deux hommes sortis de nos rangs ont trahi nos lauriers, leur pays, leur prince, leur bienfaiteur... Reprenez ces aigles que vous aviez à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Eckmühl, à Essling, à Wagram, à Lützen, à Smolensk, à la Moskova, à Montmirail! Soldats, camarades, nous vous avons conservé votre Empereur... Foulez au pied la cocarde blanche, elle est le signe de la honte. Venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef... La victoire marchera au pas de charge. L'aigle

avec les couleurs nationales volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame.

Vers la fin de la soirée du 25, Napoléon reçoit en audience une délégation des autorités de la ville. Il leur annonce son départ, mais ne donne aucune indication précise sur son voyage. Le président du tribunal lui lit une adresse où se reflète la douleur qu'éprouvent les Elbois devant son départ précipité. L'Empereur remercie la délégation des sentiments de dévouement qu'elle lui témoigne, puis il la congédie, prétextant du travail.

MADAME MÈRE INQUIÈTE.

Rentré aux Mulini, Napoléon s'occupe des affaires courantes. Il dîne avec Pauline et Madame Mère et, selon son habitude, joue après le repas, à l'écarté. Il semble préoccupé. Il se lève de temps en temps, fait quelques pas dans la pièce, puis revient à sa place. Soudain il interrompt le jeu et va s'enfermer dans son cabinet. Ne le voyant pas revenir, Letizia l'appelle. Un chambellan accourt. Il lui dit que l'Empereur est descendu dans le jardin. Elle l'y suit.

C'est une belle nuit veloutée de printemps. La lune est sortie des collines, toute rousse. Dans une des allées du jardin, Napoléon se promène à pas précipités. Soudain Madame Mère le voit qui s'arrête. Il appuie sa tête contre un figuier et murmure :

— Il faudra bien que je le dise à ma mère.

Letizia, inquiète, s'avance vers lui.

— Mais qu'avez-vous donc ce soir ? lui demande-t-elle avec impatience. Je vous vois beaucoup plus pensif qu'à l'ordinaire.

Napoléon hésite un moment, puis, caressant de sa main les cheveux blancs de sa mère, il murmure :

— Oui, il faut que je vous le dise, mais je vous défends de répéter à qui que ce soit ce que je vais vous confier, pas même à Pauline.

Il sourit et l'embrasse, puis ajoute :

— Je vous préviens que je pars la nuit prochaine.

— Pour aller où ?

— A Paris. Mais, avant tout, je vous demande conseil.

Letizia baisse la tête. Elle sait que les décisions de son fils sont irrévocables et que tout ce qu'elle pourrait dire ne changerait en rien ses plans. Pas un muscle de son visage n'a remué. Mais son cœur bat à tout rompre. L'avenir lui paraît voilé d'obscurité.

— Ah ! permettez-moi d'essayer d'oublier que je suis votre mère, dit-elle enfin, angoissée.

Puis, d'une voix plus ferme, elle ajoute :

— Ce qui doit être sera. Que Dieu vous aide. Je me reprocherais de vous dire rien d'autre. Mais, s'il est écrit que vous devez mourir, il est préférable que ce soit non pas par le poison, ni dans un repos indigne de vous, mais l'épée à la main.

Puis Letizia et son fils se rendent au théâtre où Pauline donne un bal à la haute société de l'île. Napoléon parle à son entourage avec animation, mais ne fait aucune allusion à son départ. Il se retire avant la fin de la soirée et, rentré au palais, passe une partie de la nuit à relire ses proclamations.

Le lendemain, dimanche, le 26, l'Empereur se lève à l'aube. Il fait rapidement sa

toilette et, après son déjeuner, pris seul dans sa chambre, se rend au salon pour la réception habituelle de son lever. Toutes les autorités civiles et militaires sont assemblées. Les règles de l'étiquette ont été relâchées. Aussi de nombreux Elbois sont admis à l'audience que rien n'autorise à s'y trouver. Napoléon apparaît.

L'épée au côté, le chapeau sous le bras, il est vêtu de sa redingote grise. Il est transfiguré. Bien que la fatigue de ses traits révèle qu'il a passé une nuit presque blanche, il semble avoir dix ans de moins. Selon sa coutume, il parle tout d'abord de choses indifférentes, puis, s'abandonnant à l'émotion qui l'étreint, il annonce qu'il part le soir même.

— Messieurs, leur dit-il, je vous quitte. La France m'appelle. Les Bourbons l'ont ruinée. Plusieurs des nations de l'Europe m'y reviendront avec plaisir.

Puis, au milieu de la stupeur générale, l'Empereur rentre dans ses appartements. L'assemblée se retire, consternée. Bientôt toute la population a appris la nouvelle.

A neuf heures, Napoléon va à la messe. Puis il passe en revue la milice et, dès son retour aux Mulini, convoque les autorités et les officiers de la garde nationale et du bataillon franc. Il les remercie de leur dévouement et de leur fidélité.

— Je ne vous oublierai jamais, dit-il. Je vous confie ce que j'ai de plus précieux, ma mère et ma sœur. C'est la meilleure preuve que je puis vous donner de la confiance que je repose en vous.

A onze heures, nouvelle alerte. Une chaloupe aborde sous le fort Stella et débarque une estafette qui monte immédiatement aux Mulini. Elle apprend à l'Empereur que la corvette anglaise a disparu et lui apporte des renseignements rassurants sur l'escadre française. La route est libre. Aussi, le messenger parti, Napoléon prescrit de battre la générale. Les troupes sont consignées dans les casernes et toutes les dispositions sont prises pour l'embarquement.

A midi, le bataillon franc et la milice relèvent les postes affectés à la garde. Les grognards attendent impatiemment le signal. Pour passer le temps, ils astiquent leurs uniformes et leurs armes.

Mais Napoléon se soucie aussi de la ques-

tion du transport. Il ne dispose que d'un petit nombre de bâtiments, lesquels, sans compter les troupes, devront emmener tous les fonctionnaires civils, le personnel de sa maison et, avec leurs enfants, des femmes qui ont rejoint leurs maris à l'île d'Elbe. Or la pinque le *Saint-Esprit*, laquelle le 20 février a reçu les berlines dorées et les caisses de l'Empereur, est toujours en rade. Sous divers prétextes, et maintenant à cause de l'embargo, les autorités ne lui ont pas permis de continuer sa route vers Naples.

Sur les ordres de Napoléon, Germanowski, à deux heures, aborde le bateau avec vingt hommes. Le capitaine Cardini n'offre aucune résistance, mais proteste avec violence quand il voit les Polonais jeter toute la cargaison à la mer. Sur ces entrefaites, arrive Peyrusse.

Il offre de dédommager Cardini en beaux rouleaux d'or. Mais, comme il chicane sur tout, d'interminables débats s'engagent entre lui et le capitaine. La longue absence du trésorier irrite l'Empereur qui estime que ce n'est pas le moment de discuter. Il saute dans une chaloupe et se fait conduire au bâtiment. Il monte à bord, se rend dans la cabine et d'un revers de main fait voler en l'air toutes les factures qui se trouvent sur la table.

— Peyrusse, dit-il au trésorier, vous n'êtes qu'un paperassier. Payez au capitaine les 25 000 francs qu'il réclame.

Peyrusse s'exécute. Cardini empoche l'argent et abandonne le navire. Tout de suite, les Polonais s'y installent. En saisissant ainsi ce navire, l'Empereur a ajouté un autre transport à sa petite flottille.

L'HEURE DES ADIEUX.

Quatre heures ont sonné. Cambonne passe ses fonctions de commandant de la place au général corse Bertolosi. Puis il fait manger la soupe. A cinq heures, branle-bas de départ. Le rappel se met à battre. L'embargo proclamé la veille est appliqué avec rigueur. Il est impossible à un navire d'aborder à l'île ni d'en sortir sans attirer sur lui le tir des batteries des forts. La police est aux aguets. Elle surveille les suspects et les

Plus d'argent dans les caisses, et Louis XVIII qui ne lui payait pas sa pension, l'inaction et les désertions rongeaient sa petite armée, sa seule protection, la sagesse même imposait l'expédition à Napoléon. Il y songeait depuis des mois déjà.





Un des douze cents grenadiers de l'île d'Elbe. Pas un de ceux qui y furent conviés ne manqua de répondre à l'invitation au voyage.

espions qui opèrent à Porto Ferraio. Pas un n'arrive à passer sur le continent.

Aux Mulini, l'Empereur fait ses derniers préparatifs. Sa petite flottille est maintenant prête à appareiller. Taillade, aux côtés de Chautard, en a repris le commandement. Elle se compose du brick *l'Inconstant* armé de 26 canons, du chebek *l'Étoile*, de l'espionnade la *Caroline*, de la brigantine *Saint-Joseph*, de la pinque *Saint-Esprit* et de deux transports de l'administration des mines. Sur *l'Inconstant* ont pris place les chevaux de selle de l'Empereur, ses malles d'or et cinq cents grenadiers entassés sur le pont et dans la cale que rejoindront bientôt Napoléon lui-même et son état-major.

Sept heures. L'heure est venue des adieux. Depuis le matin, une sorte d'ivresse, de délire, transfigure l'Empereur. Cependant son entourage est dans la tristesse et l'inquiétude. Le visage inondé de larmes, Pauline ne cache pas son anxiété. Elle s'éponge les yeux avec un mouchoir de dentelle. Elle supplie les grognards qui sont de garde aux Mulini de veiller sur la tête chère qu'elle leur confie. Drouot et Bertrand sont mornes, silencieux.

Mais il est temps de partir. Une dernière fois, l'Empereur embrasse les siens. Fièvre et sérénité devant le destin implacable, Letizia, les yeux brûlés de larmes retenues, donne encore une fois l'exemple de la résignation. Et mère et fils, la main dans la main, restent un instant dans un silence absolu. C'est comme la montée suprême vers un dénouement qui sera calvaire ou apothéose.

— Espérons que Dieu vous protégera encore une fois. Lui qui vous a protégé dans tant de batailles, dira-t-elle simplement.

Et ce sera tout. Alors Napoléon monte dans une calèche découverte que traînent les deux poneys de la princesse Pauline. Le grand maréchal est à ses côtés. Derrière la voiture suivent, à pied, Drouot, Peyrusse, Pons de l'Hérault, Rathery, Marchand, le docteur Fourreau de Beauregard, les magistrats de la ville et les fourriers du palais.

Lentement le cortège s'achemine vers la pointe de Gallo où un canot monté par une équipe de marins de la garde attend pour conduire l'Empereur à bord de *l'Inconstant*. Comme par enchantement, la ville entière s'est illuminée de feux irisés, rouges, verts,

bleus. La population est massée sur les remparts, sur les toits en terrasse, sur la Grand-Place, sur la marine.

Napoléon paraît. Il descend de voiture. Il porte sa tenue de campagne, sa fameuse redingote grise. Et, à son approche, tout le monde s'est découvert. Les quais sont noirs d'une foule qui semble frappée de stupeur.

— Pourquoi toute cette masse de gens, et à cette heure? demande Napoléon.

— C'est votre peuple, répond Foresi, qui est venu saluer Votre Majesté et lui souhaiter bonne chance.

Mais soudain une voix rompt le silence qui accable la foule. Cette voix s'écrie : *Adieu!* Et, immédiatement, le charme qui a enchaîné la parole se dissipe. De tous les côtés monte vers l'Empereur une vague de cris, de protestations, d'assurances de dévouement.

— Sire, mon fils vous accompagne!

— Sire! les Elbois sont vos enfants!

— Sire! ne nous oubliez pas!

— Sire! ici tout le monde vous aime!

— Sire! que le ciel vous accompagne!

Puis, avant de descendre dans la barque, Napoléon fait ses derniers adieux. Le maire Traditi s'approche. Il s'efforce de lire l'adresse qu'il a dans la main. Mais les sanglots lui coupent la parole. Il est dévoué à l'Empereur, mais il est craintif de nature et c'est son sort d'avoir toujours à mater sa timidité et à se mettre en avant. Napoléon le rassure. Il l'embrasse et lui dit :

— Mon bon Traditi, dites bien à ces bonnes gens qui m'ont donné une telle preuve de leur attachement qu'ils sont des braves citoyens, que je penserai à eux et que je saurai récompenser leur loyauté.

Alors les autres autorités défilent devant l'Empereur.

Puis, cependant qu'éclatent des cris nourris de « Vive Napoléon », l'Empereur monte dans la barque qui s'éloigne rapidement.

L'heure du départ a sonné. La foule suit des yeux le canot, elle voit Napoléon aborder *l'Inconstant* qu'ont rejoint maintenant tous les retardataires.

La lune s'est levée. Elle éclaire la rade. C'est une de ces nuits méditerranéennes, limpide et douce, où règne la même sérénité, au ciel et sur la mer que ne ride la moindre haleine de vent.

Napoléon est inquiet. Il sent que le calme de cette nuit peut, s'il se prolonge, lui être néfaste. Il faut que le brick parte avant l'aube, sinon il risque fort de croiser la corvette anglaise qui ramène Campbell à l'île. Mais, pendant quatre heures qui paraissent un siècle, rien ne vient troubler la tranquillité qui règne.

Enfin, un peu avant minuit, le miracle se produit. Une légère brise effleure les flots. Les voiles frissonnent. Arrive un pêcheur que l'Empereur a envoyé au-delà du cap d'Enfola en observation. Il annonce à l'Empereur que le vent du sud souffle au large. Ce vent, c'est le salut, c'est la victoire. C'est un vent arrière qui poussera la flottille vers le nord et qui immobilisera à Livourne la corvette anglaise.

Soldats et marins prenant les rames, les bateaux franchissent le goulet et, après avoir doublé Capraia, ils courent devant le vent, filant grand largue. Une nouvelle aventure commence pour Napoléon.



Comme un voleur... Cette gravure allemande montre Napoléon quittant furtivement l'île d'Elbe foulant aux pieds son acte d'abdication, à la faveur du sommeil de ses gardiens. « Pendant que les gardes sommeillaient », dit la légende, empruntée à l'Apocalypse, « voilà que Lucifer éclairait son préféré, et il s'échappa dans la nuit : ainsi fut accompli ce qui était écrit ».